RACISME, MÉDIAS ET SOCIÉTÉ



Une brochure réalisée pour la RTBF par
Média Animation asbl • **www.media-animation.be**
Bruxelles, janvier 2021

Rédaction : Daniel Bonvoisin, Cécile Goffard
et Brieuc Guffens

Contributions et relectures : Claire Sommereyns,
Nadia Hérion, Inès De Sousa

Graphisme et mise en page : Elise Vanhecke

Recherche d'images et droits : Cécile Goffard,
Brieuc Guffens et Elise Vanhecke

Direction artistique : Rodrigo Aranda Godoy

RTBF : Responsable diversité-égalité, Safia Kessas

Éditrice responsable : Safia Kessas
Bld Auguste Reyers, 52 – 1030 Bruxelles

Dépôt légal 2021/3462/1

ISBN 978-2-9601579-9-4

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

rtbf.be

méd:a ANIMATION

RACISME, MÉDIAS ET SOCIÉTÉ

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS 6

DU RACISME ? CHEZ NOUS ? 9

Introduction : Notre société se dit « non-raciste », mais pourtant... 10

Le racisme : un mot, plusieurs définitions 13

La fabrique du racisme en cinq étapes 15

Du racisme anti-blanc ? Vraiment ? 21

Pourquoi parler de « race »,
si les « races » n'existent pas chez les êtres humains ? 25

LE RACISME DANS LA PRESSE : ENTRE INVISIBILITÉ ET STIGMATISATION 29

Les « jeunes des quartiers populaires », une catégorie qui a bon dos ! 30

Les populations des quartiers populaires pointées du doigt 33

Les conséquences du racisme : peu visible dans les médias... 38

L'agression raciste dans la presse,
un fait divers plutôt qu'un phénomène de société ? 42
Le racisme structurel : pas vu, pas pris ? 46
Les journalistes web, témoins du racisme décomplexé 49
La tentation du clic (raciste) 50
Les violences policières dans la presse : de simples bavures ? 53

LES MÉDIAS, LA MACHINE À STÉRÉOTYPES 61

« L'autre » stéréotypé 62
Les stéréotypes : un vecteur de reproduction 63
Nourrir des représentations, soutenir des idéologies 65
Stéréotypes et caricatures… C'est juste pour rire 70
Peut-on rire de tous ? 71
Des stéréotypes au service du récit 76
Le cinéma en noir et blanc 82
Le cinéma en réaction 85
L'Autre : un second rôle exotique 86
L'évolution des représentations à l'épreuve du marché 90
La pub : foire aux stéréotypes 93
Dans la pub, la diversité qui se vend bien 96
Le sport : arène de la diversité ? 97

LES MÉDIAS ET LE MONDE 101

Loin du cœur, loin des yeux 102
Le principe de l'identification 104

La diversité visible fait du surplace 107
L'actualité encadrée par des clichés 110
L'Afrique, ce grand pays qui n'existe pas 111
Le marketing de la misère 114
Des zoos humains au tourisme médiatique 116
Il était une fois le monde 119
Cachez ce réfugié que je ne saurais voir 123
Un cadrage sécuritaire 125
Regarder la face immergée de l'iceberg 126
Le mot qui cache la forêt 129
D'Aylan à Mawda, les enfants qui bouleversent la routine médiatique 131

CE N'EST PAS L'INTENTION QUI COMPTE 137

Conclusion 138

GLOSSAIRE 144

RÉFÉRENCES 150



AVANT-PROPOS

Aujourd'hui encore, le racisme est bien présent en Belgique. Il s'immisce aussi dans les médias. Ils peuvent cependant jouer un rôle dans notre façon de comprendre et combattre les inégalités. Les médias ont le pouvoir d'amorcer des changements, en remettant en question les idées et stéréotypes qui circulent dans notre société, mais aussi en leur sein.

Cette brochure vise donc à décortiquer les biais qui influencent la production des médias d'information et de divertissement, mais aussi leur réception par le public.

Des mots utilisés dans la presse pour désigner certaines catégories de population aux stéréotypes récurrents dans les films et séries, des commentaires haineux en ligne à la sélection de l'actualité internationale, certaines pratiques médiatiques doivent être remises en question.

En tant que média public, la RTBF a la responsabilité de montrer l'exemple en s'engageant pour une meilleure représentation de notre société diversifiée : quelle réflexion avons-nous sur les stéréotypes que nous véhiculons ? Quelle place laissons-nous aux histoires des personnes en situation de minorité ? Comment diversifier nos expert·es, nos intervenant·es et les carnets d'adresses de nos journalistes ?

Cette brochure met en lumière une série d'observations et d'analyses pour mieux comprendre le racisme qui infiltre notre société et nos médias. Elle propose des ressources pour aller plus loin dans cette réflexion et pousser au changement. Enfin, elle invite les consommateurs et consommatrices à questionner les contenus médiatiques et à se mobiliser pour une représentation plus juste de notre société.

Jean-Paul Philippot, administrateur général de la RTBF



DU RACISME ?
CHEZ NOUS ?

Introduction : Notre société se dit « non-raciste », mais pourtant…

« Plainte d'une eurodéputée pour violences policières : le président du parlement européen écrit à Wilmès. »
bx1, 18 juin 2020

« Discrimination à l'embauche : les résultats de la campagne de testing passée sous silence par le gouvernement. »
France Inter, 8 janvier 2020

« Le taux d'emploi des personnes d'origine étrangère s'améliore mais reste à la traîne. »
UNIA, 11 mars 2020

« Les candidats d'origine marocaine discriminés sur le marché du logement locatif en Wallonie. »
7sur7, 6 novembre 2020

Notre société se pense majoritairement comme non-raciste. En théorie, les belges sont égaux·ales devant la loi. Pourtant, à diplôme équivalent, les personnes d'origine étrangère ont moins de chances de décrocher un emploi que les personnes d'origine belge[1]. Celles qui occupent les métiers les plus précaires, les plus pénibles, et les moins bien payés sont encore largement des personnes **racisées**[2]. À l'école, des enfants sont moqués dès la maternelle pour leur couleur de peau[3]. Des propriétaires refusent de louer leur bien à des personnes portant un nom étranger[4]. Pour une partie de la population, il semble difficile de se représenter qu'une femme noire puisse être parlementaire européenne[5] ou présentatrice météo. Les personnes qui meurent suite à une intervention policière s'appellent plus souvent Adil, Mehdi, Mawda ou Semirah[6] qu'Isabelle ou Pierre.



Mawda, fillette kurde de 2 ans tuée par balle par un policier belge en 2018.

« *Une **personne racisée** est une “personne qui appartient, de manière réelle ou supposée, à un des groupes ayant subi un processus de racisation*[7]*.” **La racisation est un processus politique, social et mental qui consiste à présenter un groupe de personnes comme fondamentalement différentes, au point de les considérer comme pas tout à fait humaines**. Notons que, les “races” et les groupes dits “raciaux” ou “ethniques” sont souvent un mélange des genres : on les invoquera ou les supposera en parlant par exemple de musulman·e ou de Juif, juive (religion), de Noir·e (couleur de peau), d’Arabe (langue) ou d’Asiatique (continent). Ainsi, le terme “racisé” met en évidence le caractère socialement construit des différences et leur essentialisation. Il met l’accent sur le fait que la race n’est ni objective, ni biologique mais qu’elle est une idée construite qui sert à représenter, catégoriser et exclure “l’Autre”*[8]*. »* Alexandra Pierre, Ligue des droits et libertés

Comment expliquer ces inégalités, ces discriminations et ces crimes dans une société qui se proclame non-raciste ? **En se pensant tolérante, notre société ne se voilerait-elle pas la face ?** Cherche-t-elle à éviter une remise en question fondamentale de son fonctionnement ? Notre compréhension du racisme serait-elle à côté de la plaque ?

Le racisme : un mot, plusieurs définitions

Les définitions du racisme sont multiples, et la façon de le définir conditionnera les moyens mis en place pour le combattre.

Que dit la loi ?

La loi contre le racisme et la xénophobie de 1981 punit l'incitation à la haine, à la violence ou à la discrimination, la diffusion d'idées fondées sur la supériorité, ou la haine raciale. Elle permet également de punir plus sévèrement les crimes commis à l'égard de personnes sur base de motif haineux. La législation anti-discrimination de 2007 interdit et condamne les discriminations sur base des critères protégés. Ces critères, au nombre de 19, sont l'âge, l'orientation sexuelle, l'état civil, la fortune, la conviction religieuse ou philosophique, la conviction politique, la conviction syndicale, la langue, l'état de santé actuel ou futur, un handicap, une caractéristique physique ou génétique, l'origine sociale, la naissance, la nationalité, la prétendue race, la couleur de peau, l'origine, l'ascendance nationale ou ethnique, et le sexe.

Exemples de discriminations raciales fréquentes relevées par UNIA :

- un club refuse l'entrée à des jeunes roms ;
- un candidat n'est pas retenu par une firme à cause de sa nationalité non-européenne ;
- une annonce locative mentionne « pas de noirs » ;
- un cafetier informe la clientèle que « les juifs et les chiens ne sont pas les bienvenus » ;
- dans un forum de discussion, une personne incite à « la déportation des musulmans » ; etc.[9]

Du racisme vu par « M. et M^me^ Tout le Monde » au racisme structurel

Auprès du grand public et dans les médias *mainstream*, le racisme est envisagé comme un problème individuel et interpersonnel. Il résulterait de la peur de l'autre, de l'intolérance et de l'ignorance des individus. Il serait alimenté par des préjugés et des stéréotypes négatifs sur d'autres groupes. Cette conception relève d'un enjeu moral (« le racisme, c'est mal »), les personnes faisant preuve de racisme sont considérées comme ignorantes et/ou méchantes.

Les racistes, tous des idiots ?

En 2018, la présentatrice de la météo Cécile Djunga reçoit un énième message raciste d'une téléspectatrice qui trouve qu'elle est « trop noire pour passer à la télé et qu'on ne la voit pas à l'écran[10]. » Elle s'en indigne dans une vidéo sur Facebook.

La RTBF décide également de publier une vidéo intitulée *Le racisme n'a pas sa place à la RTBF* dans laquelle plusieurs personnalités de la RTBF dénoncent le racisme subi par elles-mêmes, ou par leurs collègues. Dans cette vidéo, les personnalités évoquent les commentaires haineux conséquents à leur passage en télévision. Ils et elles les commentent : « *c'est idiot* », « *On est tous pareils, on est tous des êtres humains* ». Sur les réseaux sociaux, l'intolérance s'exprime, parfois même involontairement (en « complimentant », par exemple, la journaliste Thi Diem Quach sur le fait qu'elle n'a pas d'accent quand elle parle français). La vidéo conclut par un rappel de la loi, et par l'affirmation que ce racisme n'a pas sa place à la RTBF.

Cette piqure de rappel d'un média public est nécessaire pour dénoncer des commentaires inadmissibles, rappeler le cadre légal, et soutenir ses collaborateur·rices victimes de racisme. Cependant, cette conception morale peut aussi se révéler problématique si elle empêche une remise en question de chacun·e sur les responsabilités du système qui le soutient. **Si les personnes racistes sont bêtes et haineuses, il est probable que peu de gens identifient le problème au-delà de leur posture personnelle.**

Cette vidéo dénonce une des faces du racisme – le racisme primaire – et en oublie une autre, beaucoup plus rarement présentée dans les médias : **le racisme systémique**.

Le racisme ne se limite pas aux seuls stéréotypes, préjugés ou discours de haine, qui sont de l'ordre du racisme primaire. Il est aussi une **construction psychologique, sociale, et politique qui s'inscrit dans un système** et dans des **rapports de pouvoir** où s'opère une **hiérarchisation** entre plusieurs groupes d'individus. On parle alors de **racisme systémique**.

Le racisme primaire alimente le racisme systémique et vice-versa. Les insultes, stéréotypes et préjugés permettent de justifier les inégalités et les discriminations. Les discriminations maintiennent les personnes racisées dans une position d'infériorité… dont le constat renforce les préjugés et stéréotypes.

La fabrique du racisme en cinq étapes

En sociologie, on appelle **racisation** (ou racialisation) le processus qui structure les relations sociales en assignant « *un sens à des caractéristiques biologiques*

humaines de manière à définir et à construire des collectivités sociales différenciées[11] ». Le processus de racisation « *ne s'opère pas toujours à partir d'attributs biologiques, réels ou supposés, mais peut aussi s'appuyer sur des attributs linguistiques, religieux, bref culturels*[12] ».

> *« En racialisant l'autre à partir d'attributs réels ou imaginés, on définit aussi son propre groupe, ne serait-ce qu'implicitement*[13]*. »* Sirma Bilget et Mathieu Forcier

Le processus de racisation comprend plusieurs étapes :

- **La différenciation :** on se concentre sur une différence, définie arbitrairement (la culture, la religion, la couleur de peau…). Cette différence se transforme en une marque que porte la personne racisée (stigmate) et qui devient un facteur d'infamie ou d'infériorité.
- **L'homogénéisation ou catégorisation :** l'individu est réduit à son stigmate. « Les caractéristiques propres à chaque individu disparaissent derrière celles du groupe auquel il appartient, […] présupposant que ses comportements sont communs à l'ensemble des membres de son groupe[14]. »

Par exemple, un étudiant passionné de natation, de manga et de cuisine, et qui s'avère aussi être noir, arabe ou musulman, devient « un Noir », « un Arabe » ou « un musulman » et « chacun de ses faits et gestes trouve son explication dans cette identité unique[15]. » Si cet élève dérange les cours, on expliquera son comportement turbulent par le fait qu'il est noir, arabe ou musulman, sans chercher d'autres causes.

- **La naturalisation ou l'essentialisation :** ces caractéristiques accolées au groupe sont considérées comme « innées ». « *Elles se transmettraient de gé-*

nération en génération et ne varieraient pas en fonction des différences de lieu, d'époque, de classe sociale ou de personnalité[16]. »

En avril 2020, à Anderlecht, Adil, un jeune homme de 24 ans, est percuté par la voiture de police qui le poursuivait alors qu'il tentait d'échapper à un contrôle. À la suite de son décès, des rassemblements et des confrontations avec la police ont lieu. Le ministre de l'Intérieur Pieter De Crem s'exprime sur les événements : « Il s'agit de jeunes gens qui ne peuvent pas fonctionner selon nos normes et valeurs[17]. »



Par ces paroles, le ministre essentialise les jeunes d'Anderlecht : ils seraient « par nature » incompatibles avec « nos » normes et valeurs, « par nature » violents et délinquants. Le « nous » de « nos valeurs » induit un antagonisme entre ces « jeunes de quartier » (métonymie bien utile pour désigner les jeunes racisés sans les nommer) et « nous », sous-entendu la société belge, dont il les exclut.

- **La légitimation** d'inégalités de traitement justifiée par « la moindre dignité des racisé·es (ils ou elles "méritent" d'être exclu·es ou violenté·es en tant qu'inaptes ou dangereux·euses)[18] ».
- **La hiérarchisation** de ces mêmes caractéristiques : on considère que les caractéristiques que le locuteur est supposé avoir sont fondamentalement supérieures, tandis que celles accolées au groupe racisé seraient anormales, arriérées, inférieures.

« Souvent, les films rendent les personnes afro-descendantes plus étrangères. Cela montre qu'il y a un travail nécessaire pour qu'on commence à représenter les minorités de façon plus banales. Quand un scénario mentionne "Pauline, 24 ans", rien ne dit qu'elle ne peut pas être noire. Et pourtant, de mon expérience dans le théâtre, ça reste hyper compliqué d'être prise pour un autre rôle qu'immigrée ou femmes de ménage en étant noire[19]. »
Amandine Gay, réalisatrice


Amandine Gay

Le processus de racialisation se combine souvent avec d'autres facteurs : l'âge, le genre ou la classe sociale. L'intersectionnalité est le concept qui

permet d'appréhender ce phénomène. Certaines personnes, de par leur identité multiple, peuvent se retrouver à l'intersection de plusieurs discriminations. Ainsi, « *si les jeunes hommes noirs des quartiers défavorisés constituent le groupe le plus ciblé par les pratiques de profilage racial, cela émane de la force du stéréotype de "jeune homme noir des quartiers sensibles", comme délinquant et dangereux, qui est un stéréotype raciste infléchi simultanément par le genre (homme), l'âge (jeune) et la classe (quartier défavorisé). De même, la construction des femmes musulmanes portant le hijab comme des femmes soumises et des hommes musulmans comme des machos misogynes repose sur une racialisation spécifique, l'islamophobie, qui est infléchie par le genre*[20]. »

Initiée par Cephas Williams, entrepreneur anglais de 27 ans, la campagne *56 Black Men* focalise sur la charge négative du hoodie – le sweat à capuche qui, porté par un homme noir, augmente les préjugés raciaux. Comment une couleur de peau et un simple habit peuvent produire un délit de « sale gueule », voilà la démonstration de cette entreprise de déconstruction des stéréotypes. Emprunté au vestiaire sportif, le sweat à capuche est devenu un symbole de délinquance urbaine qui, mixé à des clichés ethniques, alimente le racisme.



Pour aller plus loin :

- Le livre ***La mécanique raciste*** de Pierre Tevanian souligne le caractère systémique du racisme et son enracinement dans la culture.
- L'étude ***Racisme, sexisme, homophobie – du préjugé au préjudice***, de l'Asbl Bepax, qui explique avec de nombreux exemples les mécanismes de l'assignation identitaire.
- Le podcast ***Kiffe ta race***, animé par Rokhaya Diallo et Grace Ly, explore les questions raciales sur le mode de la conversation et du vécu. Dans l'épisode 2 ***Pourquoi le mot race est-il tabou ?*** La professeure Maboula Soumahoro, maîtresse de conférence à l'Université François Rabelais de Tours et spécialiste des diasporas africaines, revient sur l'histoire coloniale pour expliquer le rejet du terme « race » dans la langue française. https://www.binge.audio/podcast/kiffetarace/pourquoi-le-mot-race-est-il-tabou



Rokhaya Diallo et Grace Ly

Du racisme anti-blanc ? Vraiment ?

Le racisme anti-blanc est une conception apparue en 2005 dans les milieux d'extrême droite en France, puis en Belgique. Comme l'explique Nicolas Rousseaux, chargé d'études à l'asbl Bepax, c'est un « *élément central d'une idéologie selon laquelle il y aurait une "identité blanche" qui serait menacée, et qu'il faudrait dès lors pouvoir défendre en formant un groupe, par repli défensif*[21]. »

Depuis quelques années, l'idée qu'il existe un « racisme anti-blanc » se propage dans la sphère publique jusque dans les médias et les milieux plus progressistes. Si on ne prend en compte qu'un des aspects du racisme, centré sur les relations interpersonnelles, les stéréotypes et les préjugés, on pourrait considérer que le racisme anti-blanc existe. Mais c'est sans compter l'autre dimension du racisme, souvent moins médiatisée et moins visible, qui est l'approche systémique et les discriminations structurelles dans notre société.

> *« En tant que personne blanche, je peux me faire agresser en raison de ma couleur de peau, mais ce sera juste* ***une expérience individuelle ponctuelle, sans impact structurel.*** *Car cela ne s'ajoute pas à de la discrimination au logement, à l'emploi… Il faut bien comprendre que le racisme est avant tout une idéologie qui s'inscrit dans une histoire longue, qui a eu le temps de pénétrer les esprits, les structures sociales et les pratiques institutionnelles. Autant de modes d'organisation de la société qui peuvent paraître neutres, mais qui auront pour impact de produire et de maintenir les inégalités raciales*[22]*. »*
>
> Nicolas Rousseau, Bepax

Le racisme anti-blanc n'existe donc pas, puisque le racisme ne se limite pas à une série d'actes isolés, il s'inscrit dans une histoire de domination et dans des structures de pouvoir. Or, aujourd'hui en Belgique, le fait d'être blanc·he n'est pas associé à des caractéristiques dégradantes et n'empêche pas l'accès à des biens ou à des services. Ce serait plutôt l'inverse ! Être blanc·he offre toute une série de privilèges dont les personnes concernées n'ont que rarement conscience : on ne questionne pas leur citoyenneté, elles sont représentées largement et souvent de façon positive dans les médias, les manuels d'histoire, les institutions…


Rokhaya Diallo

« Il n'y a pas d'équivalent entre le racisme historique et systémique perpétué en partie par des institutions contre des populations collectivement minorées et les discriminations contre des personnes blanches qui, bien que condamnables, sont commises à des niveaux individuels. Le racisme revêt non seulement une dimension interpersonnelle mais aussi, et ce contrairement aux discriminations et aux préjugés, structurelle (conséquences parfois indirectes de pratiques passées) et institutionnelle ou systémique[23]. » Rokhaya Diallo, journaliste

Pour Rokhaya Diallo, **le racisme anti-blanc serait un mécanisme de défense par rapport à la remise en question de privilèges blancs, il servirait aussi à éviter de parler du racisme réel**. Ainsi la polémique du 4 septembre 2019 autour des propos de l'ancien joueur de football Lilian Thuram est révélatrice de ce phénomène. Alors que celui-ci dénonçait les cris de singe de supporters à

l'encontre du joueur belge Romelu Lukaku, il dit dans une interview : « *Il faut prendre conscience que le monde du foot n'est pas raciste, mais qu'il y a du racisme dans la culture italienne, française, européenne et plus généralement dans la culture blanche. Il est nécessaire d'avoir le courage de dire que les Blancs pensent être supérieurs et qu'ils croient l'être*[24] ». Suite à cette phrase, une tempête médiatique s'abat sur lui et de nombreux polémistes l'accusent de « racisme anti-blanc », occultant par la même occasion le problème dénoncé à la base : celui du racisme – bien réel et récurrent – subis par les joueurs racisés.

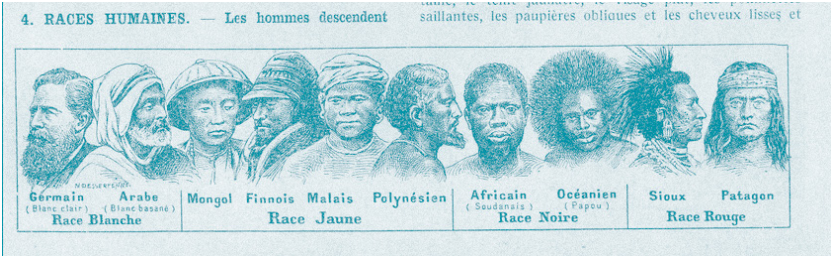


Pour aller plus loin :

- L'article ***Pourquoi le racisme anti-Blancs n'existe pas*** de Rokhaya Diallo dans la revue ***Regards*** : http://www.regards.fr/politique/societe/article/pourquoi-le-racisme-anti-blancs-n-existe-pas
- L'étude ***Être Blanc·he : le confort de l'ignorance, réalisée par Nicolas Rousseau*** pour Bepax : https://bepax.org/publications/etre-blancmhe-le-confort-de-lrignorance-1.html
- Le podcast ***Sans Blanc de Rien*** est une fiction documentaire développant l'histoire d'une jeune femme blanche lorsqu'elle apprend à déconstruire ses biais personnels, à comprendre ses privilèges ainsi que les préjugés acquis via sa culture et son entourage. La fiction est entremêlée d'interventions d'expert.e.s qui démantèlent et simplifient certains aspects plus techniques des débats politiques et académiques qui existent autour du sujet : https://open.spotify.com/show/6W77CmxDBu33xc620wuRws



Pourquoi parler de « race », si les « races » n'existent pas chez les êtres humains ?



> *« L'idée de race est, sans aucun doute, l'instrument de domination sociale le plus efficace inventé ces 500 dernières années. Produit du tout début de la formation de l'Amérique et du capitalisme, lors du passage du XV^e^ au XVI^e^ siècle, elle a été imposée dans les siècles suivants sur toute la population de la planète, intégrée à la domination coloniale de l'Europe. La race a été imposée comme critère fondamental de classification sociale universelle de la population mondiale, c'est autour d'elle qu'ont été distribuées les principales identités sociales et géoculturelles du monde à l'époque. »* Aníbal Quijano, 2007

Si le racisme est à la base une idéologie postulant l'existence de races au sein de l'espèce humaine[25] et une hiérarchie entre celles-ci, **il a été depuis longtemps démontré qu'il n'existe pas de races au sein de l'espèce humaine**.

> « *En 2003, les nouvelles techniques de séquençage mettent à mal, une fois pour toutes, les tenants de ces théories racialistes : le projet génome humain, entrepris en 1990, s'achève par la publication de la suite complète des 3 milliards de bases qui composent le génome humain : "C'est la première fois qu'on va pouvoir avoir une notion globale de la diversité humaine", explique Bertrand Jordan.* ***Le projet prouve notamment qu'il n'existe pratiquement aucune variation entre l'ADN de deux humains pris au hasard…*** *Ils sont semblables à 99,9 % : "Nous avons tous les mêmes gènes qui sont placés de la même façon, sur les mêmes chromosomes". Une homogénéité remarquable, et qui ne concerne que l'humanité puisque même les primates supérieurs, par exemple, présentent quatre à cinq fois plus de différences entre deux individus*[26]*. »*
>
> Hélène Combis

Le concept de race est invalide au niveau biologique. Cependant au niveau social, la race reste un facteur important de démarcation et de division. Comme l'explique la philosophe Magali Bessonne, la race « *existe comme principe de vision et de division du corps social. C'est une expression de Bourdieu, mais qui est assez utile, parce qu'on garde,* ***avec cette idée de vision, l'idée que la race est historiquement ce qu'on voit, ce qu'on a appris à voir comme saillant dans les différences entre les individus****, et c'est un principe de division parce que cette perception racialisante, qui crée la race, a des effets sur les mécanismes de stratification sociale, de production des inégalités*[27]*.* »

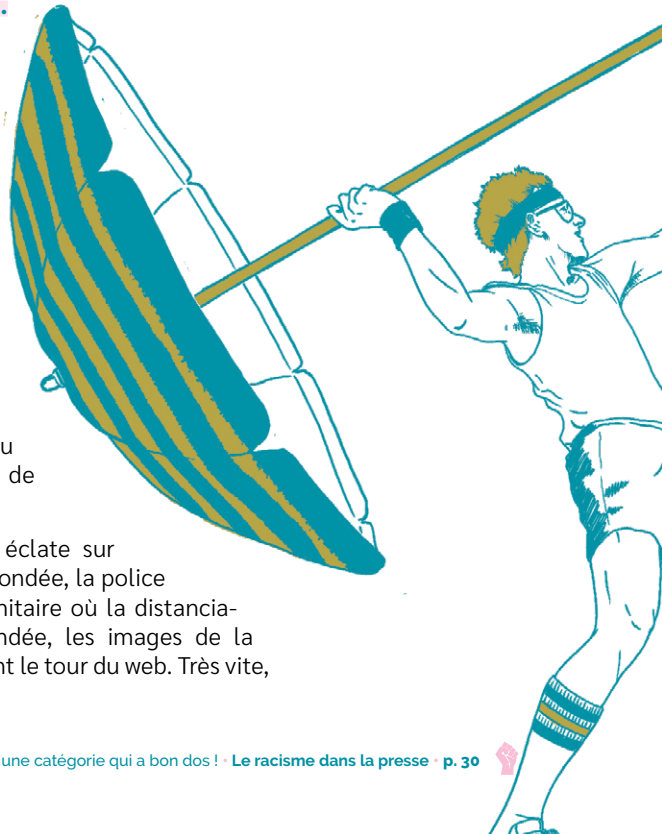

C'est pareil non ?



LE RACISME DANS LA PRESSE : ENTRE INVISIBILITÉ ET STIGMATISATION

Les « jeunes des quartiers populaires », une catégorie qui a bon dos !

En Belgique, certaines populations se voient plus souvent catégorisées que d'autres. Ainsi les médias tendent à racialiser des comportements déviants. Cela se fait de manière détournée ou insidieuse, en faisant appel à l'imaginaire collectif : quand on parle de jeunes de « quartiers populaires » ou encore de « bande de jeunes bruxellois », on aura rarement en tête des jeunes blancs. Il en est de même quand on parle des populations issues des « quartiers difficiles » ou encore du « croissant pauvre de Bruxelles ».



En août 2020, une bagarre éclate sur une plage de Blankenberge bondée, la police intervient. En pleine crise sanitaire où la distanciation physique est recommandée, les images de la foule amassée sur la plage font le tour du web. Très vite,

les déclencheurs de la bagarre sont identifiés comme bruxellois. Mais surtout, les images et vidéos montrent que ce sont des jeunes racisés. La « bagarre de plage » devient une « émeute » dans les pages de nombreux journaux. Les médias exploitent dans leurs titres les communications de personnalités politiques. Elles pointent du doigt des « *bandes criminelles de jeunes allochtones venus de Bruxelles* » (Ministre de l'intérieur Pieter De Crem), sans questionner la plus-value informative de cet adjectif, ni même son exactitude : les « allochtones » en question sont bien belges mais ont la peau foncée.



Deux poids, deux mesures

Les incidents de ce genre sont fréquents sur les plages belges. Pourquoi celui-ci en particulier fait-il le buzz ? Un maître-nageur de Blankenberge s'en étonne : « *Des bandes de jeunes anversois (bien de chez nous) sont par exemple venues un jour chercher la bagarre avec "des paysans de la côte". Une autre fois, c'étaient de petits Hollandais blonds aux yeux bleus bien décidés à "mettre la honte" à ces "débiles de Belges". [...] Les choses ont parfois pris une tournure assez violente. Mais je n'ai JAMAIS entendu personne faire un lien généralisé entre les comportements inacceptables de ces bandes et leurs origines sociales ou ethniques. Jamais.* [...] **En d'autres mots, lorsqu'il y a des problèmes avec certains groupes de jeunes, leur couleur de peau ou leur origine (qu'ils soient hollandais, anversois, qu'ils viennent de Courtrai ou de Campine, ...) n'a JAMAIS la moindre importance... Sauf s'il s'agit de jeunes "immigrés" ou de jeunes qui ont l'air d''immigrés[28] ! »**

Aux infos de la VRT, le commissaire de Blankenberge annoncera sans aucun complexe pratiquer le profilage ethnique, pourtant interdit en Belgique, pour repérer les éventuels fauteurs de troubles : « *Nous regardons qui quitte le train. Si nous constatons qu'il y a des jeunes avec le même profil que les "amoks" de samedi, nous les arrêterons*[29]. » Autre grand titre qui a fait le tour des journaux : « *Les syndicats policiers veulent agir contre la "racaille bruxelloise", à la Côte et ailleurs*[30]. » **Si les propos initiaux sont discriminants, quelle est la responsabilité des médias quand ils en font leurs gros titres ?**

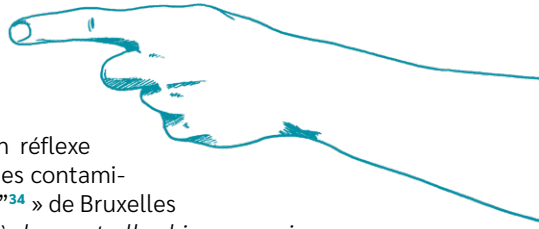
En l'absence de mise en perspective, beaucoup de lecteurs et lectrices belges ne retiendront qu'une chose de cet incident : les fauteurs de troubles sont des jeunes noirs et arabes de Bruxelles et l'accès aux plages devrait leur être interdit à tous. Dans la semaine qui suit la bagarre, un autre incident éclate à Blankenberge impliquant des supporters du club de Bruges venus « aider la police avec les allochtones »[31]. Cette information ne sera relayée que dans quelques journaux de presse locale. Il ne sera bizarrement pas question d'interdire les plages belges aux supporters de Bruges...

L'opportunité manquée de dénoncer le racisme structurel

Dans une carte blanche[32], une trentaine d'associations antiracistes et de défense des droits humains s'indigne du traitement médiatique problématique et de la reprise opportuniste de cet événement par des politiciens. **Au-delà d'une dénonciation des actes de violence répréhensibles, aucun grand média d'information n'a fourni d'analyse sur les causes structurelles qui ont pu mener à cet incident** : le fait que la Belgique ne compte que 40 lieux de baignades en plein air dont aucune à Bruxelles (depuis

qu'Océade a été fermée en 2018 pour faire place à un grand complexe commercial), que les trams de la côte, qui pourraient mieux répartir les afflux de touristes arrivant aux gares d'Ostende et Blankenberge, sont coûteux, que les 2/3 de la plage de Blankenberge sont privatisés par des bars et des plagistes…[33]

Les populations des quartiers populaires pointées du doigt



Ce narratif récurrent devient presque un réflexe médiatique. En octobre 2020, la hausse des contaminations dans les quartiers « dits "difficiles"[34] » de Bruxelles pousse la presse à se demander si « *les règles sont-elles bien comprises par tous ?*[35] » Quelques jours plus tôt, le niveau de contamination est également en forte hausse dans le Brabant Wallon, sans que personne ne questionne le degré de compréhension des consignes par les habitant·es des communes touchées. De même, quand le bourgmestre de Liège, Willy Demeyer, annonce « *qu'une proportion anormalement élevée de patients d'origine africaine subsaharienne*[36] » est actuellement hospitalisée à l'hôpital de la Citadelle de Liège, la presse reprend la déclaration comme une information fiable et relaie sa communication enjoignant cette population à mieux respecter les règles sanitaires. Aucun journaliste ne questionne la véracité de cette information, ni sur quels chiffres ou étude elle se base. Et dans le cas où l'info était vérifiée, n'y a-t-il pas d'autres explications que l'indiscipline face aux règles sanitaires

pour comprendre pourquoi cette population en particulier serait plus touchée par le Covid ? Les populations racisées se retrouvent pourtant surreprésentées dans des emplois plus exposés (secteur ouvrier, aides ménagères, caissier·ères, technicien·nes de surface, coursier·ères, infirmier·ères, médecins…), où leur protection est moins bien assurée. Le bourgmestre de Liège aurait également fait mention d'églises africaines qui seraient restées ouvertes malgré l'interdiction. Plutôt que de vérifier l'information et de sanctionner les personnes en infraction, le bourgmestre opte pour une communication large aux communautés issues d'Afrique subsaharienne, relayée par les médias, entraînant une stigmatisation de ce groupe.

De nombreux autres cas similaires peuvent être recensés : le harcèlement de rue est médiatisé uniquement quand il a lieu dans des quartiers populaires, sans questionner plus largement le patriarcat dans la société belge ; l'ancien bourgmestre de Bruxelles, Yvan Mayeur, qui affirme – sa phrase faisant des grands titres dans les journaux – que « *toutes les mosquées sont entre les mains des salafistes*[37] » …

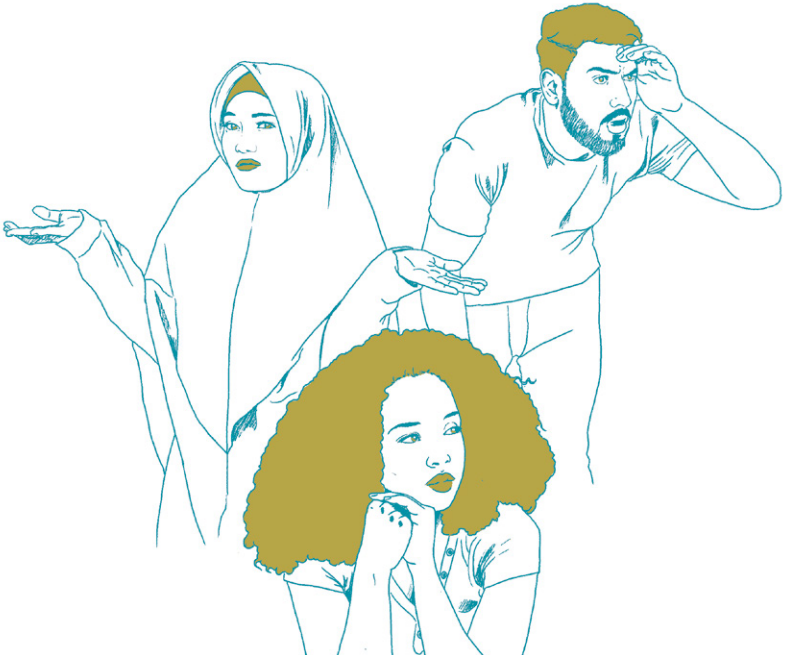
Dans tous ces exemples médiatiques, **une population entière est stigmatisée sans nuances :** la parole du politique ou de la police semble aller de soi. Elle est reproduite sans analyse et sans contradictions qui remettent en contexte les éventuels faits évoqués. Les liens établis entre une population et un fait ne sont pas questionnés puisqu'ils correspondent aux stigmates accolés à ces catégories : des jeunes racisés troublent l'ordre public, les mosquées, et donc les musulmans, sont dangereux, les communautés africaines ne respectent pas les règles d'hygiène. Comme l'a dénoncé le Collectif Mémoire Coloniale, dans le cas de la communication



Collectif Mémoire Coloniale et Lutte contre les Discriminations

du bourgmestre de Liège, cela renvoie aux préjugés sur les Noirs « *concernant leur insalubrité, leur instinct grégaire et copulatif, leur irresponsabilité, leur incivisme, leur pensée magique (croire vaincre le Covid-19 par la prière)*[38] ».

Le fait que l'information soit reliée à une population racisée semble encourager sa diffusion médiatique, alors que des faits similaires, concernant une population non racisée, passent hors des radars médiatiques.



Pour aller plus loin :

- Les recommandations du Conseil de Déontologie Journalistique pour l'information relative aux personnes étrangères ou d'origine étrangère et aux thèmes assimilés dont les cinq premières sont :
  1. « **Ne mentionner les caractéristiques personnelles ou collectives dont la nationalité**, le pays d'origine, l'appartenance ethnique, la couleur de la peau, la religion, l'opinion philosophique ou la culture **que si ces informations sont pertinentes au regard de l'intérêt général**. Pour décider s'il est utile ou non de mentionner ces caractéristiques, il faut tenir compte de deux facteurs : le dommage causé à l'information si elles ne sont pas données et le dommage causé à l'intéressé ou à un groupe visé si elles le sont.
  2. **Éviter les généralisations abusives,** les amalgames et le manichéisme. Une généralisation est abusive lorsqu'elle attribue à un groupe des caractéristiques qui ne sont propres qu'à certains de ses membres.
  3. **Éviter de dramatiser des problèmes.** Les journalistes évitent d'exagérer par des effets de titre, de texte ou d'image, la portée des caractéristiques évoquées au point 1, ou de leur attribuer un caractère déterminant non fondé dans l'analyse de l'événement, ou encore de procéder à des rapprochements indus avec d'autres faits.

4. **Utiliser les termes adéquats.** Pour toute information relative aux personnes étrangères ou d'origine étrangère (et aux thèmes assimilés), il faut recourir à une terminologie adéquate, précise, juridiquement correcte, et éviter l'usage de termes inappropriés (voir le glossaire ci-joint).
5. **Se méfier de la désinformation.** Les journalistes sont particulièrement attentifs à différencier les données avérées et vérifiées des informations fallacieuses ou sciemment biaisées qui circulent en ces matières. Ils distinguent une rumeur d'une information qui a été vérifiée et confirmée à d'autres sources, et restent lucides sur les motivations de leurs sources et sur les tentatives de manipulation, d'où qu'elles viennent[39]. »

- Les recommandations sont disponibles sur le site du CDJ : http://lecdj.be/telechargements/carnet-9-Recomm-personnes-etrangeres-avec-lexique-PQ-2.pdf

Les conséquences du racisme : peu visible dans les médias...

Les violences que subissent les personnes racisées sont multiples : elles touchent à leur dignité, et impactent leur santé mentale et physique. Cette réalité est encore peu reconnue dans le monde académique et scientifique en Belgique et en Europe... et encore moins dans les médias. Aux États-Unis, en revanche, des études montrent que « *même dans les situations où les personnes racisées ont un niveau socio-économique élevé et une facilité d'accès à des soins de santé, leur taux de mortalité reste plus élevé que pour les personnes blanches*[40]. »



David R. Williams, conférence TEDMED 2016

« Les personnes racisées, ou vivant des discriminations de manière générale, vont être constamment vigilantes et stressées car elles gardent en tête l'idée de subir une agression ou micro-agression. En termes de santé mentale, ce stress peut se traduire par des états dépressifs, de l'anxiété, une faible estime de soi, de l'irritabilité, des troubles de l'alimentation, l'utilisation de substances ou encore de l'agressivité[41]*. » Au niveau physique, « les niveaux élevés de discrimination amènent un risque élevé pour un grand nombre de maladies, de la tension artérielle à l'obésité abdominale en passant par le cancer du sein, les maladies cardiaques et même une mort prématurée*[42]*. »*

David R. Williams

Les exemples de micro-agressions racistes auxquelles sont confrontées les personnes racisées sont légion, allant du manque de visibilité médiatique aux regards suspicieux ou aux remarques insinuant que la personne n'a pas sa place là où elle se trouve. Le manque de représentation (ou les représentations principalement négatives) dans les médias, l'espace public, ou le monde du travail, peuvent être « *vécues comme une agression pouvant potentiellement entraîner une pathologie*[43]. »

Affronter le racisme, les préjugés et les stéréotypes représente un poids au quotidien pour les personnes racisées. Pourtant ce poids est encore largement invisible, voire très souvent nié par les personnes non concernées. Maboula Soumahoro[44] a construit le concept de « **charge raciale** » pour visibiliser la « **tâche épuisante d'expliquer, de traduire, de rendre intelligibles les situations violentes, discriminantes ou racistes**[45]. » Cette charge concerne aussi les adaptations que doivent faire les personnes racisées pour s'intégrer aux groupes sociaux dominants blancs (au travail, à l'université, à l'école, dans la rue, voire dans sa famille pour les personnes adoptées ou les familles « mixtes ») : cacher son accent, adapter sa coiffure ou sa tenue, éviter à tout prix de ressembler aux stéréotypes auxquels on est assigné·e, voir même se forcer à rire de « blagues » racistes… Avec son compte Instagram *la.charge.raciale*, suivi par plus de 14 000 abonné·es, la militante Lou met en avant combien ces adaptations sont épuisantes et inacceptables.



Maboula Soumahoro
maîtresse de conférences
à l'université de Tours

Pour aller plus loin :

- La vidéo ***Comment le racisme nous rend malade*** de David R. Williams qui explique l'impact du racisme sur la santé aux États-Unis. https://www.ted.com
- L'analyse ***Racisme et santé : Quels liens ? Quels impacts ?*** écrit par Betel Mabille, militante afroféministe et chargée de formation à l'asbl Bepax, qui dénonce le manque de recherches sur le sujet en Europe, et fait remonter les constatations issues des milieux antiracistes belges. https://www.bepax.org/files/files/2018-analyse-racisme-et-sante.pdf
- La page Instagram ***la.charge.raciale*** propose une « éducation antiraciste et politisée ainsi que la libération de la parole des personnes non blanches » en illustrant, par de nombreux témoignages, ce qu'est la charge raciale au quotidien. https://www.instagram.com/la.charge.raciale/
- Dans son livre ***Le Triangle et l'Hexagone***, Maboula Soumahoro explore la « charge raciale » et interroge son identité de femme française noire et musulmane.

- Le film ***Ouvrir la voix*** d'Amandine Gay illustre combien il est épuisant de devoir sans cesse expliquer les discriminations subies, surtout face aux sceptiques : « *Quand c'est 24 femmes noires qui disent la même chose devant la caméra sur les discriminations qu'elles subissent, c'est puissant et ça donne une légitimité. Et puis surtout, ça permet de décentrer la conversation : on n'est plus dans un problème familial ou interpersonnel mais dans un problème de société*[46]. »

L'agression raciste dans la presse, un fait divers plutôt qu'un phénomène de société ?



Clay Banks

Pour de nombreux·ses européen·nes, le racisme serait bien pire ailleurs que chez nous. Les violences racistes, notamment aux États-Unis, sont plus volontiers médiatisées que celles qui ont lieu chez nous. Comme si, avec la distance, la dimension systémique du racisme qu'on a tant de difficulté à voir en Belgique était tout à coup plus évidente. Serait-ce parce qu'on connaît mieux l'histoire de l'esclavagisme que de la colonisation grâce aux nombreux films, séries et documentaires américains qui abordent cette période historique ?

Les conséquences psychologiques et sociales du racisme, ainsi que la violence du système, sont rarement mises en avant dans les médias généralistes en Belgique. Lorsque des agressions verbales ou physiques racistes sont médiatisées, c'est le plus souvent dans les pages des faits divers. Il est rare de mettre en

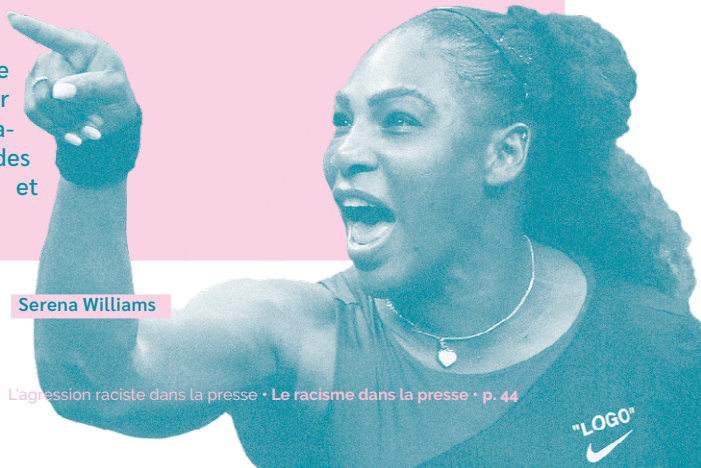
avant la répétition des agressions racistes, l'information sur les possibilités de signalement et de plaintes, ou sur les services d'assistance psychologique et d'écoute pour les victimes. Cela donne l'impression que ces agressions relèvent de la mésaventure, de la querelle de voisinage ou du manque de chance. C'est donc la vision morale du racisme qui est mise en avant : il s'agirait d'un problème individuel, d'un fait divers qui ne concerne pas l'ensemble de la société.

Par exemple, en 2017, un jeune garçon noir de 16 ans est agressé au couteau par le chauffeur du bus dans lequel il est monté. Lorsque la police arrive pour constater l'incident, elle n'arrête pas le chauffeur, qui rentre chez lui le soir même tandis que le jeune garçon est emmené à l'hôpital. Pendant 10 jours, la police refusera de prendre la plainte de la famille à l'encontre du chauffeur[47]. Il faudra la mobilisation de plusieurs associations pour les droits des membres de la communauté africaine en Belgique pour que la police accepte enfin d'enregistrer la plainte.

À part la section « faits divers » de la DH, peu de journaux belges parlent de cette affaire, l'article le plus détaillé étant celui d'un journal français[48]. Tandis que dans l'article de la DH, le choix du vocabulaire tend à minimiser l'agression : « *c'est une maman on ne peut plus remontée qui a contacté la DH – via notre bouton rouge "Alertez-nous" – pour raconter la mésaventure dont son fiston a été victime dans un bus De Lijn*[49]*.* » Rappelons qu'une « mésaventure » est définie dans le dictionnaire comme un événement désagréable : est-ce vraiment un mot adéquat pour qualifier une agression au couteau ? Sans compter le ton condescendant utilisé pour décrire la réaction de la mère : on n'est pas loin du cliché de la maman-poule qui surprotège son « fiston » et du stéréotype de la *angry black woman*. Ou comment délégitimer la colère d'une femme noire face à cette injustice.

Angry black woman, la femme noire en colère : un stéréotype qui a la peau dure

Le stéréotype de la *angry black woman* est un cliché issu de la période esclavagiste où les femmes noires étaient considérées comme trop masculines, agressives et dominantes. Il s'agissait alors « *d'un mécanisme de contrôle social employé pour punir les femmes noires qui violaient la norme sociétale les encourageant à rester passives, serviles, non menaçantes et invisibles*[50]. » Ce cliché a malheureusement traversé les époques et il est encore utilisé régulièrement, de façon plus ou moins consciente, pour « *décrédibiliser la parole des femmes noires en les présentant comme toujours agressives ou mal élevées*[51]. » On retrouve ainsi ce « trope » dans de nombreux « *TV shows américains comme dans* The Real Housewives of Atlanta*, ou encore au cinéma (*FBI : Fausses blondes infiltrées*), ou alors dans un bon paquet de clips musicaux. L'*Angry Black Woman *présente un cliché dommageable, puisqu'elle décrit les femmes noires comme irascibles, colériques, illogiques et s'emportant sans raison apparente*[52]. » La façon dont plusieurs médias ont cadré les prises de position de Michelle Obama ou encore de Serena Williams[53] montre que la presse a encore du chemin à faire pour déconstruire l'imagerie raciste issue des périodes coloniales et esclavagistes.



Serena Williams

Abdel, un « jeune molenbeekois » de 28 ans, a, lui, été traité de « macaque » par un chauffeur De Lijn en septembre 2020. L'événement a été médiatisé car la victime a filmé le chauffeur qui l'insultait et qui lui a craché dessus. Cette vidéo a fait le *buzz* et l'information a été reprise par plusieurs journaux. Aucun des articles de presse ne rappelle le cadre légal et les peines encourues pour ce type d'agression, ni l'existence d'associations pouvant aider la victime à porter plainte[54]. L'émission de radio *C'est vous qui le dites* sur Vivacité s'empare du sujet car Abdel « *explique qu'il a peur d'aller porter plainte, habitant Molenbeek, il craint que ça ne se retourne contre lui*[55] ». Le principe de l'émission est de laisser la parole aux auditeur·rices. La question qui leur est posée ici est pour le moins maladroite (qui peut décider de la légitimité d'un sentiment ?) : « *a-t-il raison d'avoir peur ?* »

Bien sûr la justice devrait pouvoir fonctionner de la même façon pour tout le monde, idéal que les auditeur·rices mettent en avant dans leurs réactions. Mais dans ce contexte d'agression verbale à caractère raciste, M. et M^me^ Tout le monde, est-il vraiment le mieux placé pour donner son avis ? N'aurait-il pas mieux valu faire appel à des associations de terrain ou d'assistance aux victimes qui connaissent la réalité du traitement des plaintes pour faits de racisme ? Cet événement n'aurait-il pas aussi pu être une occasion de discuter des privilèges blancs, avec comme question posée aux auditeur·rices : avez-vous déjà eu peur de vous voir refuser une plainte en raison de la couleur de votre peau ou de vos origines ?

Encore une fois, **la réalité systémique du racisme est effacée** : on ne remet pas en cause le système qui fait qu'un citoyen belge s'appelant Abdel, victime d'insulte raciste, aie peur de porter plainte au commissariat. **La question est ramenée à un niveau individuel et moral** : a-t-il raison d'avoir peur ?

Le racisme structurel : pas vu, pas pris ?

Centre interfédéral pour l'égalité des chances

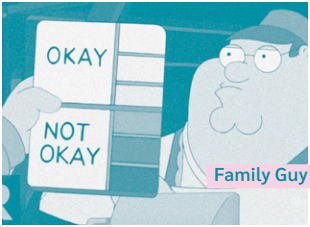
On ne peut plus parler de cas isolés…

- Cinq adolescents d'origine étrangère qui sont arrêtés et contrôlés de manière brutale par la police qui pensait, à tort, qu'il s'agissait de voleurs de vélo.
- Des policiers qui interrogent des élèves, musulmans, parce qu'ils ont participé à un débat en classe et que le professeur, inquiet de ce qu'il avait entendu, a directement contacté les forces de l'ordre sans en référer à sa direction.
- Un élève, musulman lui aussi, se fait violemment interpeller au moment où il achète son pique-nique de midi. Mitraillette pointée sur lui, il est fouillé et emmené au poste avant d'être libéré.
- Un professeur d'université d'origine maghrébine, invité comme expert par le parlement, témoigne d'un contrôle policier particulièrement dur.
- Un policier, d'origine marocaine, rapporte de manière anonyme (il veut éviter des représailles) que des mails à caractère islamophobe circulent au sein de la zone dans laquelle il travaille.
- La plupart de ces incidents ont été relayés par la presse. D'autres pas. On ne peut en tout cas plus parler aujourd'hui d'incidents isolés[56].

Patrick Charlier, directeur de Unia

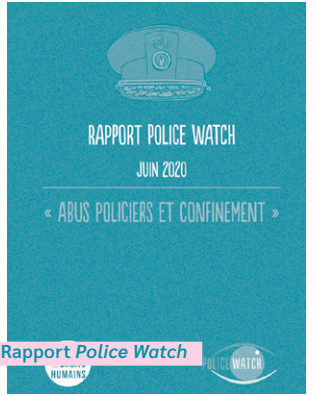
Le racisme est une entrave à l'état de droit, puisqu'il induit des inégalités de traitement entre les citoyens. **Si la presse relaie certains exemples de racisme interpersonnel, le racisme structurel pratiqué par l'État semble invisible dans les médias.** Parmi les inégalités systémiques, on peut relever celles opérées par la police, et notamment le profilage ethnique lors des contrôles d'identité.

> ***Le profilage ethnique*** *(appelé aussi profilage racial) est « l'utilisation par la police, sans justification objective et raisonnable, de motifs tels que la race, la couleur, la langue, la religion, la nationalité ou l'origine nationale ou ethnique dans des activités de contrôle, de surveillance ou d'investigation*[57]*. »* Commission européenne contre le Racisme et l'Intolérance



Family Guy

Lors du premier confinement visant à endiguer l'épidémie de coronavirus (2020), *Police Watch*, coordonné par la Ligue des droits humains et la Liga voor Mensenrechten, a été alertée des nombreuses pressions commises par les forces de police sur les personnes racisées. Les données sur les contrôles au faciès sont peu nombreuses. En effet, « *faute de recensement "ethnique", les recherches en matière de discrimination ou biais racistes ne se fondent que sur des travaux "qualitatifs", en l'occurrence, des témoignages*[58]*.* » Après le premier confinement, l'analyse de plus de cent témoignages d'abus policiers a permis de relever que le suivi policier des mesures imposées par le gouvernement pour lutter contre la propagation du coronavirus était très différencié :



Rapport *Police Watch*

- 98 % des abus allégués ont eu lieu dans les trois provinces les plus pauvres du pays tandis qu'à Bruxelles, 71 % des abus rapportés ont eu lieu dans le croissant pauvre.
- 65 % des personnes estiment avoir fait l'objet d'un traitement discriminatoire.
- 4 facteurs semblent augmenter la probabilité d'être victime d'abus : être jeune (55 %), être racisé·e (40 %), avoir des idées et/ou agir pour la solidarité (17 %), être en situation de précarité (15 %).

Dans son rapport de 2018, Amnesty International dénonce le « *trop peu d'initiatives [qui] ont été prises par le ministre de l'Intérieur, la police fédérale et la police locale pour prévenir, détecter ou combattre le profilage ethnique et appliquer le droit de non-discrimination.* »

Ce rapport d'Amnesty aurait pu être une opportunité de grande enquête journalistique : quelles sont les directives données à la police pour éviter les discriminations ? **Quelles mesures politiques sont mises en place, quelles formations pour éviter que la police ne stigmatise des groupes de populations ?** Quelles sont les conséquences des discriminations de l'état sur les populations concernées ? Dans son dossier spécial sur les forces de l'ordre en Belgique, la Ligue des droits humains rappelle que la Belgique est « *célèbre pour l'impunité de certain·es de ses policier·ères*[59]. » Cette triste renommée, régulièrement alimentée par les analyses des associations de terrain, est pourtant encore peu questionnée dans nos médias d'informations, laissant le lectorat penser que le racisme d'état n'existe tout simplement pas en Belgique...

Les journalistes web, témoins du racisme décomplexé

Les plateformes de réseaux sociaux et les forums ont offert de nouveaux horizons aux médias d'information : offrir (enfin) au public une relation plus horizontale et participative avec l'info. Mais l'écueil a vite émergé : le web 2.0 et les possibilités d'interactions autour d'un article offrent des tribunes aux discours haineux, fascistes ou sexistes, ils ouvrent la voie aux lieux communs racistes, sexistes, homophobes… et aux attaques *ad hominem* de journalistes.

Certain·es journalistes, témoins désemparé·es des appels à la violence raciale dans les commentaires de leurs articles, se sont mobilisé·es. En 2015, le quotidien allemand Bild décidait de « clouer au pilori » les auteur·es de propos infâmants à l'égard des migrant·es en publiant leurs commentaires et leurs noms[60]. En France, le quotidien Nord Littoral embrayait le pas avec une démarche similaire, submergé de messages d'internautes racistes et hostiles à la jungle de Calais[61]. Julien Vlassenbroek, journaliste web de la RTBF secouait son audience en exprimant **le ras-le-bol de la rédaction face à « *la bêtise de nombreuses interventions et leur désespérante xénophobie* »** (tout en recevant, parmi les réactions positives, de nouveaux commentaires de la même trempe). En Suisse, le journal Le Temps a même réagi, lui, de manière plus radicale, en bloquant les possibilités d'interaction en ligne.

Face à l'impossibilité de modérer l'ensemble des débats en ligne autour de leurs articles, certains médias en appellent à la prise de responsabilité des plateformes de réseaux sociaux. En 2015, Nord Littoral dénonçait, pour donner suite à son action, le fait que la nudité soit « bloquée » par les algorithmes de Facebook (par exemple), mais pas les incitations à la haine raciale. « *Malgré notre signalement, le commentaire de Sheyene qui souhaitait voir les migrants*

mourir n'a toujours pas été retiré par le réseau social. Et cela fait plus de 72 heures qu'il a été signalé[62]. »

Ce racisme primaire, visible, immoral et illégal, est donc dénoncé par les rédactions. Le racisme systémique, lui, est moins évident à visualiser et juguler. Il ne se manifeste pas par des insultes mais par des discriminations routinières, dont les médias d'information peinent parfois à se départir.

La tentation du clic (raciste)

En 2016, l'Association des Journalistes Professionnels interpellait le ministre des médias à propos de la Une du journal La Meuse « Invasion de migrants – La côte belge menacée ! ». Un millier de plaintes avaient été reçues pour dénoncer ce titre réduisant des étrangers à une menace, propos identique à ceux de l'extrême droite. La question au cœur du débat : est-ce que, quand un quotidien ne respecte pas les principes de la déontologie, il peut malgré tout bénéficier d'aides publiques à la presse[63] ? Le Conseil de Déontologie Journalistique imposa au média de publier un texte exprimant qu'il n'avait pas « *respecté*



le code de déontologie journalistique en présentant comme un fait avéré ce qui n'était qu'une crainte du ministre de l'Intérieur[64]. » Ce judicieux rappel à l'ordre montre finalement la banalisation des propos discriminants, exprimés par un ministre et relayé par un journal pour faire sensation auprès de son lectorat. Le journal est pointé du doigt. Mais l'expression politique qui « autorise » ce genre de titre et entretient un racisme latent, elle, est impunie, et mine les avancées vers une société plus juste.



Pour aller plus loin :

- Comment gérer l'afflux massif de réactions insupportables sans menacer la liberté d'expression ? Ce dossier examine comment les médias de Belgique francophone gèrent la participation de ses internautes et les discours de haine qui polluent leur média en ligne. Quels sont les enjeux de la question selon une quinzaine de journalistes, social media managers, rédacteurs en chef et experts du journalisme ou de la lutte contre le racisme ? Quelles recommandations à l'attention des médias, de la société civile et des politiques ? Cécile Goffard et Anne-Claire Orban de Xivry, ***Entre discours de haine et liberté d'expression : les enjeux de la participation en ligne dans les médias francophones belges*** : Média Animation, 2016, https://media-animation.be/Entre-discours-de-haine-et-liberte-d-expression.html



Les violences policières dans la presse : de simples bavures ?

Quand des violences policières sont rapportées dans la presse, les termes utilisés posent question. Ainsi, le terme « intervention musclée » pour désigner une intervention policière qui conduit à la mort de la personne interpellée[65] contribue à en minimiser la violence. De même, **le terme « bavure » et la relégation de ces événements dans les rubriques de faits divers, « *les présente comme des occurrences non systémiques et, par suite, non légitimes de violence d'État*.** *Reconnues (péniblement) par les autorités politiques comme des faits regrettables qui méritent parfois une enquête locale, les bavures sont désignées comme "bavures" au nom d'une logique de minimisation et ne font, de ce fait, jamais ou que rarement l'objet d'une reconnaissance comme problème structurel*[66]. »

> *« Journal de France Inter, "première matinale radio de France", lundi 1er juin, 8 h : "... manifestations une semaine après la mort de George Floyd à Minneapolis, maintenu au sol par un policier alors qu'il étouffait". Pardon, a-t-on bien entendu ? Nous ne sommes pourtant pas au lendemain de l'événement, il n'est ni flou, ni peu documenté... Nous savons aujourd'hui très bien que George Floyd, un américain noir, a été plaqué au sol par plusieurs policiers blancs et que l'un d'entre eux a appuyé son genou contre le cou de la victime. Malgré ses plaintes claires et nettes, filmées et enregistrées, il a poursuivi son action durant de longues minutes jusqu'à la mort. Depuis, nous savons aussi que l'auteur de cet acte, Derek Chauvin, est impliqué*

dans de nombreuses affaires de violences policières, qu'il avait été remarqué pour son attitude raciste à l'égard des Afro-Américains (Paris Match parle sobrement d'un "policier au passé trouble"), sans une seule condamnation[67]*. »*
Nicolas Framont



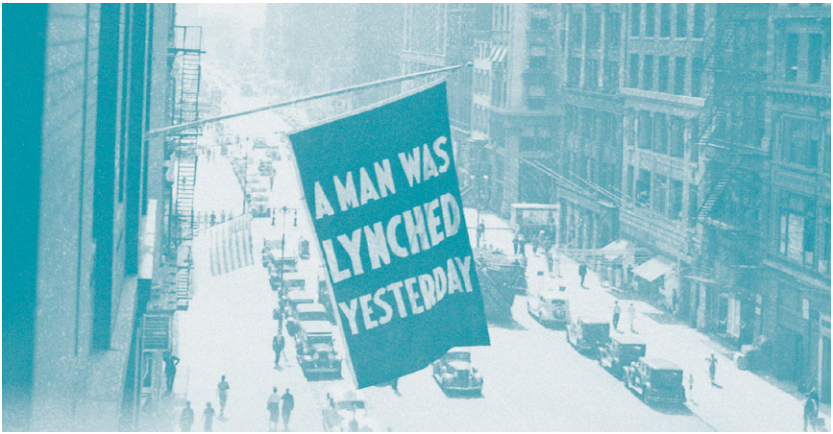
Graff de l'artiste Seyar sur un train belge @RTBF

La vidéo du meurtre de Georges Floyd, tué par des policiers à Minneapolis aux États-Unis le 25 mai 2020 a été diffusée dans les médias d'informations et sur les réseaux sociaux. Ces images **ont souvent été montrées sans avertissement préalable qui alerterait sur leur extrême violence**. Ainsi, à la RTBF, le JT de 19 h 30 du mercredi 27 mai 2020 annonçait la mort « d'un noir », sans citer le nom de Georges Floyd. La diffusion sans floutage de la mise à mort de l'homme par les policiers suivait l'annonce. L'Asbl belge Café Congo avait interpellé la RTBF sur Facebook pour son cadrage médiatique de l'événement :

« Que dire du fait d'imposer à vos téléspectateur·trices, tous âges confondus, d'assister à la retransmission d'un assassinat ?
Que dire, de surcroît, de l'absence de mise en garde de votre auditorat quant à la nature violente, choquante et révoltante de ce qui allait être donné à voir ?
Que dire de la banalisation opérée par le fait de montrer la violence infligée, une fois de plus, à un homme afrodescendant ?
Que dire du moment de jubilation que vous avez offert à certain·es, trop heureux·ses d'en compter "un de moins" après avoir pris plaisir à l'entendre gémir et supplier qu'on lui laisse le souffle ?
Simple perpétuation des spectacles d'antan offrant à la vue de blanc·hes des corps Noirs violentés, morts ou vifs, vision réjouissant les un·es par la réaffirmation d'une suprématie supposée et terrorisant les autres ?
Que dire du respect dont vous avez manqué de faire preuve à l'égard du défunt et de ses proches en diffusant sans réserve, sans floutage, à plein volume et en intégralité la vidéo montrant sa mise à mort ?
Que dire, de la déshumanisation et de l'anonymisation qui a consisté à ne même pas prendre la peine de nommer cet homme et à se contenter de parler vaguement d'un "noir"[68] ? » Asbl Café Congo

Comme l'analyse également la journaliste française Rokhaya Diallo, la grande circulation de ces images s'inscrit dans une histoire :

> *« Depuis plusieurs siècles les images de noirs suppliciés, notamment lors de la période de l'esclavage mais aussi de la ségrégation aux États-Unis, les images de lynchage ont fait l'objet d'impressions photographiques et étaient diffusées comme des cartes postales. La mort des noirs était un spectacle à la fois destiné à divertir les personnes blanches et à les maintenir dans leur position de suprématie, mais aussi à terroriser les noirs[69]. »*



Selon elle, la diffusion de ces images participe à la terreur qui circule au sein de communautés noires.

Enfin, on peut également se questionner sur les sources d'information journalistiques. Dans le cas des violences policières, **si les seules sources sont les syndicats policiers et les autorités policières, le risque est de passer à côté de nombreux cas de violences**. En Belgique, les associations de terrains travaillant avec des publics racisés (Bxl Refugees, ZinTV, Bamko Asbl, maisons de jeunes...) mais aussi les collectifs citoyens (Collectif des Madrés à Saint-Gilles) relaient très régulièrement des incidents avec la police : harcèlement des migrant·es au Parc Maximilien, mais aussi contrôles d'identité systématiques et arbitraires, insultes à caractère raciste et homophobe, intimidations, usage disproportionné de la force et traitements humiliants des jeunes occupant l'espace public. Pourquoi la presse leur fait-elle si peu écho ?



Pour aller plus loin :

- L'analyse ***Bavures, violences policières ou ordre policier ?*** de l'Asbl Action et Recherche Culturelles qui interroge l'utilisation du terme « bavure » pour dénoncer les violences policières et met en avant ces violences comme le « symptôme d'une organisation sociopolitique particulière qui, de concert, combine l'action sociale préventive (par la voie des associations et des services sociaux) et l'action sociorépressive (par la voie de la police)[70]. »
- L'épisode 363 du podcast ***Programme B*** réalisé par Thomas Rozec, explore avec la journaliste Rokhaya Diallo les violences policières et le poids des images dans le traitement de ces faits : https://www.binge.audio/podcast/programme-b/violences-policieres-le-poids-des-images
- Le podcast ***Gardiens de la paix*** dénonce le racisme et le fascisme de membres de la police de Rouen. Ce podcast, réalisé par Ilham Maad, raconte l'histoire vraie d'Alex, membre d'une unité de police d'escorte à Rouen, qui découvre l'existence d'un groupe WhatsApp rassemblant une dizaine de ses coéquipiers autour de propos fascistes et racistes. https://www.arteradio.com/son/61664080/gardiens_de_la_paix



- La Chronique de la Ligue des droits de l'homme Asbl ***Rapports de police***, qui étudie les rapports entre les forces de l'ordre et les citoyen·nes, sous divers angles (juridique, politique, scientifique et social), dans l'objectif d'améliorer les règles de fonctionnement dans ce domaine et les rendre conformes aux droits fondamentaux. http://www.liguedh.be/wp-content/uploads/2017/12/Chronique_LDH_180_rapports-de-police.pdf
- La vidéo ***Pour un rien*** réalisée par ZinTV montre le quotidien d'un groupe de jeunes d'Anderlecht : contrôle au faciès, insultes racistes, arrestations abusives, harcèlement, violences policières… pas évident pour des jeunes qui y sont régulièrement confrontés d'oser en témoigner et encore moins de porter plainte et de croire en la justice. https://zintv.org/video/pour-un-rien/
- Le livre ***Le combat Adama*** (2019), co-signé par Assa Traoré et le sociologue Geoffroy de Lagasnerie, part de l'histoire d'Adama Traoré, « mort sous le poids de trois gendarmes et d'un système », pour demander justice et dénoncer une société qui invisibilise, voire tue, une partie de ses citoyens.

LES MÉDIAS, LA MACHINE À STÉRÉOTYPES



« L'autre » stéréotypé


James Baldwin

« J'ai lu quelque part il y a longtemps que personne ne choisit d'être Noir lorsqu'il s'invente une personnalité échappatoire[71]. » James Baldwin, 1976

James Baldwin, auteur et dramaturge américain, à la fois proche de Martin Luther King et de Malcolm X, écrivait ces mots en 1976. Ils résonnent toujours en 2020, quand nos sociétés – et pas seulement les États-Unis – souffrent toujours du racisme endémique et des inégalités héritées de la ségrégation raciale et des colonisations.

Mais que signifient-ils au fond ? Quels sont les critères qui influent sur le choix d'un héros à incarner dans la cour de l'école ou d'un avatar de jeu vidéo ? **Qu'est-ce qui nourrit, dans notre imaginaire, une répartition de figures positives et excitantes à incarner, ou à l'inverse de personnages à éviter, médiocres ou néfastes ?**

Les médias distribuent les rôles aux personnages qu'ils représentent. Notre imaginaire s'appuie sur ces récurrences pour considérer ce qu'une femme, un expert, une étrangère ou un cowboy est censé·e être ou faire. Ce que James Baldwin, lui-même afro-américain, exprime, c'est la violence symbolique qu'imposent ces représentations à celles et ceux qui sont déjà stigmatisé·es et discriminé·es. Comble de l'amertume, se rêver blanc plutôt que noir devient une échappatoire à sa condition, parce que des figures culturelles positives qui lui ressemblent sont trop rares.

Quels sont les stéréotypes raciaux qui alimentent notre imaginaire ? Dans une société inégalitaire, quel est le rôle des médias en regard de cette problématique ?

Les stéréotypes : un vecteur de reproduction



***À bras ouverts* de Philippe de Chauveron, 2016 ou comment essayer de faire rire en exploitant les stéréotypes les plus vulgaires (dans ce cas, sur la communauté Rom).**

Les médias sont fréquemment critiqués pour leur surexploitation des stéréotypes, mais au-delà de la formule, quelle est leur fonction ?

Dans le monde de l'imprimerie, le stéréotype est un « *imprimé avec des planches (…), que l'on conserve pour de nouveaux tirages.* » Il permet la reproduction sans effort d'un contenu sur un support. Dans le domaine social et culturel, il fonctionne de la même manière. **Le stéréotype est une re-**

présentation qui assemble des caractéristiques attribuées à « *tous les membres d'un groupe donné, sans considération envers les variations qui doivent exister entre les membres de ce groupe*[72]. » Le stéréotype se réfère au « déjà-dit » ou au « déjà-pensé[73]. » Il représente une exagération banalisée. Dans le domaine artistique, un contenu « stéréotypé » s'oppose à l'original, à l'unique. Son utilisation dénonce un manque de créativité et de talent mais offre l'avantage de la simplicité. La communication a besoin des stéréotypes : ils permettent de mobiliser une idée simple en une expression ou une image. Comment faire comprendre qu'un personnage est âgé ? Il suffira de le doter d'une canne et de lui faire prendre une posture voûtée.

La dimension simplifiée d'une expression ou d'une forme médiatique qui serait « stéréotypée » peut sembler globalement inoffensive. Elle relève des manières dont une société se représente elle-même. Elle pose cependant un problème lorsqu'elle renforce les préjugés dont certains groupes sont victimes[74].

Du choix des mots en politique : le retour de « l'ensauvagement »

En juillet 2020, Nice est le théâtre d'affrontements violents entre des bandes rivales impliquées dans le trafic de drogues. Le ministre de l'intérieur français, Gérald Darmanin (LR) réagissait dans les médias : « *Il faut stopper l'ensauvagement d'une certaine partie de la société*[75]. » Il poursuivait son argumentaire en associant cette « sauvagerie » tant à la criminalité qu'à l'islamisme : « *Chacun le sait, il ne faut pas être naïf sur une radicalité islamiste qui est un grand danger et gangrène la République. Pour paraphraser une formule célèbre : "L'islamisme, voilà l'ennemi !"*[76]. » En quelques mots, **la criminalité est associée à la « sauvagerie » et à l'appartenance religieuse.**

Le terme « sauvage » était principalement exploité par l'extrême droite pour stigmatiser la jeunesse issue de l'immigration. « *J'ai lu dans la presse que le mot que j'ai employé avait un lien avec "sauvage", donc avec immigration, donc avec ethnicisation. Je suis à 100 000 lieues de cela*[77] », se défendait pourtant Gérald Darmarin. Qu'il soit sincère ou non, l'usage de ce terme participe d'une stéréotypie qui remonte à la colonisation, comme l'ont montré des journalistes[78]. **Dans une telle situation, que doivent faire les médias ? Censurer les propos racistes des personnalités publiques ou les dénoncer activement au risque de contribuer à les diffuser ?**

Nourrir des représentations, soutenir des idéologies

L'articulation entre médias et idéologies est un vieux débat. L'image d'un public hypnotisé par les idées qui lui sont inoculées par des médias orientés est tenace. Si la création médiatique naît d'une envie de transmettre un message à une audience, il ne fait pas de doute **que chaque production transmet une certaine manière de voir le monde.** L'identification des stéréotypes exploités dans une production permet de l'identifier et éventuellement d'en neutraliser la banalisation.

La propagande d'État est peut-être la communication dont les mécanismes sont les plus facilement identifiables. Les régimes dictatoriaux en ont offert de nombreux exemples. « *Durant l'entre-deux-guerres, puis lors du conflit 39-45,*

l'utilisation des canaux médiatiques à des fins politiques se généralise. Le tout jeune cinéma est mobilisé pour soutenir tant les idéologies des États totalitaires que faciliter l'adhésion des populations à la mobilisation, comme aux USA. Cette époque faste pour la propagande a contribué à façonner le cliché toujours vivace selon lequel les médias ont pour fonction de "fabriquer le consentement"[79]. » Mais **les régimes démocratiques ont également mobilisé des stéréotypes grossiers pour asseoir leurs projets politiques**. L'État belge lui-même commandait des productions cinématographiques pour soutenir son entreprise coloniale au Congo en diffusant une image négative des Africains et des Africaines.

En 50 ans[80] : quand l'État belge vante les bienfaits de « sa » colonisation

Pour « fêter » les 50 ans de la colonisation du Katanga, l'Union Minière de cette région sous administration belge commande au réalisateur Gérard De Boe un film valorisant la qualité du travail accompli. L'argumentaire est simple : dans cette région vivait une population dans un désœuvrement total, que la colonisation a sauvée de sa misère, de sa « sauvagerie ». Par une représentation stéréotypée des populations conquises, et une glorification de l'esprit d'entreprendre occidental, **ce type d'imagerie a durablement ancré une classification entre « nous », civilisés, et « les autres », tribaux, dociles ou dans le besoin.** Elle a imposé une image positive de la démarche coloniale, persuadant la population belge qu'il s'agissait là d'un acte de bienveillance, et pas d'un pillage entaché de sang.



« Cette population semblait figée dans un immobilisme séculaire » raconte l'introduction de *En 50 ans*.

En février 2020, **le carnaval d'Alost exhibait à nouveau des déguisements rappelant la propagande antisémite de l'entre-deux-guerres**. Cette imagerie s'est répandue dans les médias, jusqu'à provoquer un tollé international. Pour le bourgmestre d'Alost, « *On se moque de l'Église, des rois, des juifs, de la politique internationale, des musulmans. C'est la liberté d'expression dans sa plus large interprétation.* » Mais est-ce que se moquer d'un roi ou d'une population déjà stigmatisée dans notre société a réellement le même impact sur les personnes concernées ? La responsabilité des médias est délicate. Lorsqu'ils diffusent ces stéréotypes à large échelle, ne contribuent-ils par à leur survivance dans les représentations culturelles collectives ?

L'extrême droite… spécialiste de « l'essentialisation »



L'« essentialisation » ou « naturalisation » consiste à réduire l'individu à des particularités morales et comportementales « immuables » dont il hériterait de manière « naturelle ». Le Vlaams Belang exploite fréquemment l'idée selon laquelle l'étranger représente un danger, appuyant ainsi ses idées politiques anti-immigration et sécuritaires. La main noire bâillonnant une enfant blanche dans cet exemple, impose l'idée selon laquelle les non-blancs (dans leur ensemble) sont source d'insécurité, de violence[81] et d'entrave à nos libertés. Que ce soit face à une intention idéologique savamment

orchestrée ou face à une vision banale du monde dont une production se fait l'écho, le public a un rôle actif à jouer lorsqu'il désigne cette représentation pour la contester et déployer sa propre interprétation.

Pour aller plus loin :

- La page Instagram ***Propagandopolis*** offre une multitude d'exemples d'affiches de propagande, toutes époques et toutes nations confondues. Au-delà du cinéma, les arts graphiques, la photographie et la peinture ont été convoqués pour soutenir des idéologies, justifier des conflits armés et nourrir les nationalismes. Chaque exemple offre une opportunité d'identifier la rhétorique du stéréotype quand il est employé à des fins politiques. Au-delà de la glorification d'un projet ou d'une idée, elle s'appuie aussi sur la disqualification de l'Autre, de l'ennemi, stéréotypé dans sa malveillance.

Stéréotypes et caricatures… C'est juste pour rire

Caricature et stéréotype vont de pair. La caricature de presse exploite les lieux communs qu'elle partage avec le lectorat pour représenter l'actualité : un dessin doit être compréhensible d'un simple coup d'œil pour fonctionner. Un groupe de personnes ou une personnalité est réduit·e à quelques traits significatifs. Les humoristes de *stand-up*, les youtubeuses ou les auteurs de films comiques jouent ou se jouent des stéréotypes, caricaturent la réalité pour provoquer le rire. **C'est parce que les stéréotypes sont bien connus du public qu'ils peuvent le faire rire :** l'humour est ancré dans une culture. Un·e belge ne comprendra probablement pas directement une caricature de presse vénézuélienne ou un sketch japonais.



Gad Elmaleh et Kev Adams ont reçu de vives critiques pour leurs déguisements de « chinois » stéréotypés.

Quand l'humour potache ou engagé se transforme-t-il en injure raciste ? Avec la libération de l'expression que permet le web 2.0, les blagues douteuses, racistes ou sexistes d'un animateur télé, d'une chroniqueuse ou d'un citoyen sont fréquemment au centre de polémiques. Une question qui semble épineuse se pose aujourd'hui plus que jamais :

Peut-on rire de tous ?

Nous sommes souvent tiraillé·es entre l'envie de défendre une liberté de ton et l'espoir que disparaisse toute forme d'expression discriminante. Cet enjeu peut être abordé en se posant une autre question : **est-on tous et toutes égaux·ales face aux stéréotypes et aux caricatures ?**

Qui veut dépeindre un chef d'entreprise snob saura quels vêtements lui attribuer ou quel accent mettre dans sa bouche. Qui veut placer dans sa sitcom un restaurateur de Matonge[82] pourra convoquer un imaginaire qu'il ou elle partage avec le public pour dessiner les contours du personnage. **La différence est à chercher dans les conséquences que l'usage d'un stéréotype induit pour celui ou celle qui en est la cible.** Un jeune chef d'entreprise habillé du costume dernier cri pourra être moqué, mais l'infamie ne peut aller beaucoup plus loin : ce profil, incarnant le pouvoir social et économique, ne verra aucun de ses projets empêchés par le fait d'être catalogué. Le ou la jeune bruxellois·e issu·e de la diversité pourrait subir plus que la moquerie ou le déni : il ou elle sera maintenu·e dans un groupe social discriminé, souffrira d'entraves à l'embauche ou au logement, à la scolarité ou l'exercice politique.

Regarder dans le rétroviseur et se remettre en question



Michel Leeb, *L'Africain*, sur le plateau de Michel Drucker, le 25 juin 1983

En 2018, Michel Leeb remontait sur les planches pour un spectacle intitulé « 40 ans de bonheur ». En pleine promotion de cet événement, il justifiait son envie de jouer à nouveau ces fameux sketchs, dans lesquels il incarne de manière caricaturale un Africain ou un Chinois. Pourquoi ne pas les jouer à nouveau, le public (qu'il soit occidental ou pas) étant visiblement en demande de retrouver ces personnages « inoffensifs » ? Mis sous pression, il allait pourtant faire machine arrière, s'excusant auprès de ceux et celles qu'il avait blessés. Cet exemple permet de dissocier l'intention de ses conséquences, la bonne foi ou les codes culturels d'une époque ne justifiant pas l'insulte à un groupe de personnes.

Lorsqu'on caricature négativement un groupe social déjà fragile, on entretient les représentations qui le stigmatisent et on reproduit son exclusion sociale. C'est en « se mettant à la place des autres » que l'on peut considérer plus justement en quoi un « gag » n'est pas si anodin. S'il nous fait rire parce qu'il fait écho à nos idées préconçues, est-il aussi marrant pour sa cible ?

De caricatures en caricatures



Dubus, *Élections démocratiques au Congo*[83]

Les particularités d'un personnage étranger sont fréquemment exploitées pour faire rire. Ses drôles de coutumes, de vêtements, son langage ou son accent : autant de traits qui désignent une anomalie par rapport à la norme. Mais l'exploitation de ces traits anormaux pour faire rire ne fonctionne que si la communauté en question est définie au préalable par une série de stéréotypes connus du public. Ce dessin de presse n'a aucun sens (comique) si le lecteur belge ne considère pas au préalable que tous les Africains jouent du djembé et ont une organisation du pouvoir sommaire. **Entre le sketch de Michel Leeb en 1983 et cette caricature de 2019, les stéréotypes exploités diffèrent peu.**[83]

Le racisme est un phénomène à situer en différentes couches. La moquerie ou la caricature peuvent être considérées comme « pas bien méchantes ». Mais continuent-elles à se justifier si elles entretiennent durablement des stigmatisations historiques, nourrissant à leur tour un racisme (et/ou un sexisme) systémique ? Dans une tribune intitulée *Au carnaval d'Alost, l'antisémitisme en fête*, co-signée par des acteurs et actrices de la lutte antiraciste en France, on pouvait lire pour résumer cette idée que « ***Le prétexte du "rire carnavalesque" et de la "tradition" oublie (…) que le carnaval était le renversement des rôles entre puissants et faibles, et non l'humiliation des minorités par les majorités ou par les dominants***[84]. » La remise en question des stéréotypes raciaux exploités dans l'humour pousse peut-être à revenir à ce principe : si on se moquait du racisme culturel plutôt que de l'entretenir ?

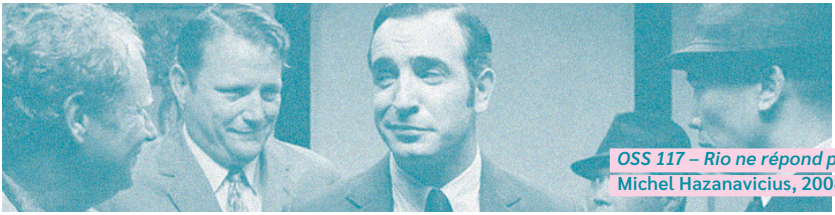
Rire de « l'anormalité » du raciste

Le philosophe français Henri Bergson caractérise le rire grâce à trois caractéristiques :

- Le rire est une sanction sociale ;
- ce qui est drôle, c'est ce qui est « anormal » ;
- les personnages drôles ont des caractéristiques immuables, des travers dans lesquels ils retombent toujours.

Dans cette perspective, l'humour exploitant des stéréotypes racistes consisterait à pointer du doigt une partie de la population, à la repousser dans « l'anormalité » sur base de ses différences culturelles, et tendrait à considérer que ces caractéristiques sont ancrées à jamais.

Mais le caractère raciste, obtus et intolérant d'un personnage peut le rendre, lui aussi, « anormal », et donc comique. L'agent secret OSS117 défend, par exemple, des valeurs passées et colonialistes. Il permet au public de questionner son histoire et son actualité. OSS117 représente le pouvoir et l'autorité. Il est blanc, citadin, riche, il occupe un poste important, dominant. En tournant en dérision un représentant du pouvoir, c'est le racisme structurel qui est mis en question… même si pour cela, l'agent secret ressert au public un improbable panel de stéréotypes.



OSS 117 – Rio ne répond plus
Michel Hazanavicius, 2008

Pour aller plus loin :

- ***Dessine-moi la liberté d'expression : La caricature de presse comme vecteur d'éducation aux médias***

  Comment les caricatures en arrivent-elles à être perçues comme menaçantes pour les pouvoirs ou la société ? Au-delà du dessin, elles constituent un genre médiatique particulier et ancien qui mobilise un grand nombre de mécanismes de communication et d'expression qui en font un excellent support à une éducation aux médias. Cette étude et l'outil pédagogique sur les caricatures et la liberté d'expression qui l'accompagne vise à explorer les différentes facettes qui lui confèrent aussi bien sa puissance subversive que son instabilité sémantique.
  https://media-animation.be/Dessine-moi-la-liberte-d-expression-1092.html

- L'outil pédagogique « **Peut-on rire de tous ? Humour, stéréotypes et racisme** » décortique les mécanismes de l'humour à partir d'extrait de comédie ou de spectacle d'humoriste. https://media-animation.be/Peut-on-rire-de-tous-Humour-stereotypes-et-racisme-l-outil-d-animation.html

Des stéréotypes au service du récit

Les médias diffusent des récits qui reposent sur des simplifications, utiles à la compréhension, qui empruntent beaucoup de mécanismes à la dramaturgie. Celle-ci affectionne les situations manichéennes : il y a des bons et des mauvais, des cowboys et des Indiens, des flics et des voyous. Le groupe social qui profite de représentations positives est remarquablement stable au fil des histoires diffusées par les médias de masse occidentaux. **Au cinéma, par exemple, le héros typique est l'homme blanc, défenseur des valeurs caractéristiques de son monde.** À travers cette récurrence, toute une mythologie s'est déployée, offrant des modèles imaginaires aux populations qui s'y reconnaissent.



John Wayne, ici dans *La prisonnière du désert* (John Huston, 1956) : l'archétype du héros hollywoodien.

Face à ces héros qui se ressemblent tous, **ce sont « eux », les autres, qui occupent volontiers les rôles périphériques ou les adversaires.** L'Indien des grandes plaines, sauvage ou violent, se transforme, alors, en japonais sanguinaire, en Afro-Américain des ghettos, en latino révolutionnaire, en communiste vietnamien ou russe. **Les dernières décennies ont épinglé ce statut d'ennemi au terroriste islamiste, au risque que soit associée à cette figure récurrente la communauté musulmane dans son ensemble**.



American Sniper (Clint Eastwood, 2015) a été critiqué pour le soutien implicite qu'il offre au militarisme américain.

Dans ce contexte, le comédien belge d'origine marocaine Mourade Zeguendi s'est vu proposer un rôle par le réalisateur américain Brian de Palma. Aussi tentante que fut la proposition, le comédien l'a déclinée.

Il justifiait sa décision auprès de sa communauté :

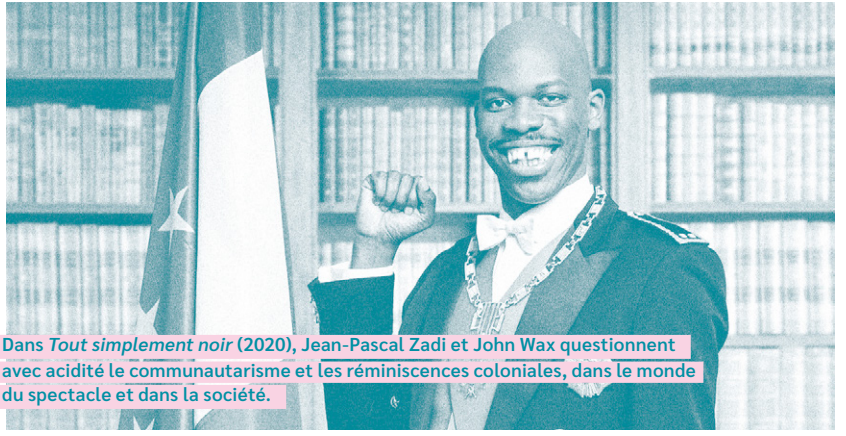
« Bonjour les amis, j'aurais jamais cru de ma vie que je refuserais un film – écoutez bien, c'est pas des blagues – que je refuserais un film de Brian De Palma. T'imagines ? Le genre de truc qui t'arrive une fois dans ta life et je dis non. Il me propose de jouer dans un film qui sera tourné en Belgique et le rôle, je vous le donne en mille, c'est quoi ? Un terroriste de Molenbeek. Et donc j'ai dû dire non à Brian De Palma. Putain (il éclate d'un gros rire jaune), c'est terrible non[85] *? »* Mourade Zeguendi



Mourade Zeguendi

Pour les comédien·nes issu·es de la diversité, **le dilemme se pose fréquemment : accepter les rôles que le monde du cinéma attend d'eux et d'elles en regard de leurs origines, ou attendre qu'il change ses habitudes stéréotypées ?**

Dans son sketch *les réfugiés climatiques*[86], l'humoriste Blanche Gardin critique, elle, de manière acide le fait que ceux et celles qui subissent les moqueries racistes sont toujours les dernier·ères arrivé·es sur le territoire français. Il existerait pourtant deux constantes : la hiérarchie se dessine en regard de « nous » (les blancs considérés « chez eux »), et maintient le fait que les Arabes « *resteront des Arabes encore sur deux ou trois générations le temps qu'ils se calment vraiment* ». Au gré des événements politiques ou des mouvements de population, celles et ceux qui font l'objet d'une stigmatisation négative évoluent. Mais quelles que soient les cibles, c'est une culture raciste qui est perpétuée.



Dans *Tout simplement noir* (2020), Jean-Pascal Zadi et John Wax questionnent avec acidité le communautarisme et les réminiscences coloniales, dans le monde du spectacle et dans la société.

Question de lexique…

Une étude de l'Université d'Anvers a démontré que les « *journaux flamands relatent différemment les attentats commis par des musulmans que ceux qui sont le fait de non-musulmans. Lors d'attentats (…), 75 % des auteurs musulmans sont ainsi décrits comme des terroristes, alors que ce chiffre n'est plus que de 26 % pour les autres. "Nommer quelqu'un de la sorte n'est pas innocent. D'après une recherche de suivi expérimental, après avoir lu un article dans lequel le mot 'terrorisme' est utilisé, les gens ont moins confiance dans les musulmans et ont plus peur du terrorisme*", analyse Sofie Gebruers, l'une des auteur·es de l'étude[87]. » Cet exemple démontre l'importance, pour les journalistes, de questionner les mots qu'ils emploient en regard des conséquences qu'ils peuvent avoir.

Pour aller plus loin :

- Le profil du « radicalisé » incarne aujourd'hui la figure de l'ennemi. De nombreux films ont tenté de questionner le cheminement d'un personnage vers le radicalisme religieux. Ils ancrent aussi l'idée qu'il existe de « bons » et de « mauvais » musulmans. L'article ***La radicalisation au cinéma : quels regards sur l'Islam ?*** permet d'adresser différentes questions à ces films : quel regard posent-ils sur ces « radicalisé·es », sur le moteur qui les anime ou sur la communauté musulmane dans son ensemble ? Offrent-ils des pistes pour sortir d'un extrémisme violent et ouvrir le dialogue ? Ou contribuent-ils à renforcer les peurs[88] ? « *Quand il s'agit de faire un film sur le radicalisme, tout est difficile* », affirmait Safia Kessas au sujet de son dernier documentaire ***Le Prix de la déraison, parcours d'une ancienne radicalisée***. (https://media-animation.be/La-radicalisation-au-cinema-quels-regards-sur-l-Islam.html)
- L'analyse et la capsule vidéo ***Pop Modèles : Le garçon arabe, du fantasme du harem à la menace djihadiste*** explorent la construction de la figure médiatique du garçon arabe, de l'époque coloniale à nos jours. (https://popmodeles.be/category/la-masculinite-dans-la-pop-culture/).
- Le ***Riz Test*** : Consterné par l'omniprésence de stéréotypes négatifs lorsqu'il s'agit de représenter l'Islam dans les médias, le comédien anglais Riz Ahmed[89] a imaginé un petit


Riz Ahmed

test : il s'agit d'une série de questions que l'on peut adresser à un film ou un programme pour évaluer la place offerte aux personnages musulmans.

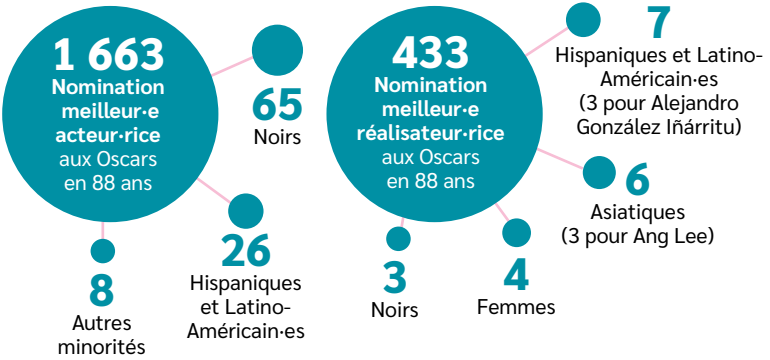
- Sont-ils mis en relation avec le terrorisme ?
- Leur tempérament est-il irrationnel ou colérique ?
- Leur culture est-elle archaïque ou anti-moderne ?
- Les dépeint-on comme une menace pour l'occident ?
- Les personnages masculins sont-ils misogynes ? Les personnages féminins sont-ils oppressés ?

Si la réponse à l'une de ces questions est positive… alors le programme – comme c'est souvent le cas – a échoué au ***Riz test***. Par cet exercice, **ce comédien militant démontre à quel point l'ensemble d'une communauté est réduit en permanence à quelques stigmates disqualifiants,** et à quel point une peur irrationnelle est entretenue chez le public. Il prône l'importance de raconter des histoires qui nous rassemblent au lieu d'entretenir cette routine.

- L'étude ***La diversité dans les films belges en 2019*** (dirigée par Sarah Sepulchre) dresse un état des lieux de la diversité dans les films nommés aux Magritte 2019. (https://audiovisuel.cfwb.be/actualite/news/etude-la-diversite-dans-les-films-belges-en-2019/)

Le cinéma en noir et blanc

Le cinéma est une affaire d'hommes blancs. Il suffit d'observer les statistiques de la cérémonie des Oscars pour en prendre conscience. En 88 ans d'histoire[90], seuls 65 Noir·es ont été nominé·es dans la catégorie « meilleur·e acteur·rice » (sur un total de 1 663). 3 ont été nominé·es dans la catégorie « meilleur réalisateur·rice » (sur un total de 433 nominations).



Chiffres issus de variety.com

Dans cette même catégorie, seules 4 femmes ont été nominées[91]. Dans cet art populaire, comme ailleurs, la société est mise en récit du point de vue dominant de l'homme blanc qui distribue les rôles secondaires aux femmes et aux autres communautés.



Autant en emporte le vent
Victor Fleming, 1939

En 2020, suite à l'indignation provoquée par l'assassinat de l'afro-américain George Floyd par des policiers blancs, *Autant en emporte le vent* (Victor Fleming, 1939) (comme d'autres films aux représentations problématiques) a été suspendu de la plateforme HBO Max pour être ensuite remis à disposition, accompagné d'un commentaire introductif contextualisant le film et l'image problématique qu'il offre de l'esclavage. Il présente en effet des esclaves proches de leurs maîtres, comme si cette hiérarchisation sociale était confortable pour chacun·e, comme si la violence exercée par les uns sur les autres n'avait pas existé. La figure de Hattie McDaniel, mère noire corpulente à l'accent prononcé, a ancré une image romantique de la servante noire docile et bienveillante envers ses « maîtres[92] », édulcorant la réalité de l'histoire esclavagiste. Cet exemple illustre l'évolution des sensibilités et la manière dont les **œuvres populaires, longtemps perçues comme « innocentes », peuvent être mobilisées pour alimenter une démarche éducative et participer à l'évolution du regard que la société porte sur sa culture.**

Le cinéma populaire reproduit souvent l'idéologie de son époque. Films et réalités sociétales sont ainsi en dialogue perpétuel, s'influençant mutuellement. Au cours du XX^e siècle, **le cinéma américain ou européen, s'est nourri de racisme et l'a entretenu en retour**.

En tant qu'objets de consommation, films et séries doivent être « vendus » à une audience, et donc lui plaire. **Les producteurs, majoritairement blancs[93], ont longtemps imaginé leur public comme blanc également :** en Europe ou aux États-Unis, c'est effectivement cette catégorie sociale qui détient le pouvoir économique et culturel, rendant cette cible commercialement porteuse.



100 000 dollars au soleil
Henry Verneuil, 1964

Les truculents films d'aventure français des années 60, exploitant l'Afrique colonisée comme terrain de jeu, offrent par exemple des répartitions de rôles significatifs. Dans le road movie *100 000 dollars au soleil* (Henry Verneuil, 1964), Belmondo, Blier et Ventura sillonnent le Sahara et scandent les dialogues décalés de Michel Audiard, quand les habitant·es des villages rencontrés ne sont que des faire-valoir dont ils exploitent la naïveté dans un grand éclat de rire.

Le cinéma en réaction

Opprimé·es dans la société et ségrégés dans l'industrie cinématographique, les cinéastes racisé·es ne sont pourtant pas resté·es les bras croisés au fil de l'histoire du cinéma. « *Malédiction ou contrainte créative, le cinéma noir américain est d'abord né en réaction. Il s'agissait de répondre (…) à la violence de l'impact social et psychologique de représentations dégradantes)*[94] ». Pourtant invisibilisé par la critique et « *figure la plus célèbre de ce contre-courant indépendant par nécessité, Oscar Michaux, fonde sa propre société de production. La longue carrière de cet (…) homme-orchestre s'étendra de 1918 à 1948, avec une cinquantaine de films*[95]. »

Plus récemment, en Belgique, la comédie *Les Barons* marquait un tournant important. Réalisé par Nabil Ben Yadir, il offrait (enfin) au public *maroxellois* des personnages qui lui ressemblent, et qui sortent des stéréotypes négatifs.

> *« Disons qu'avec le succès des* Barons*, des gens allaient au cinéma pour se regarder pour la première fois dans un miroir. Dans la foulée, il y a eu des pièces de théâtre un peu plus colorées. Mais la porte n'était pas fermée. Je pense qu'il fallait juste l'ouvrir*[96]*. »*
> Nabil Ben Yadir



Nadil Ben Yadir
réalisateur des *Barons* (2009)

L'Autre : un second rôle exotique

Cette « **hiérarchisation des héros** » n'est pas une exclusivité américaine. En Europe, et notamment en France, le cinéma tarde à faire son autocritique. Les questions de représentation ne sont pas mises en débat de la même manière de part et d'autre de l'Atlantique.

Le film *Intouchables*, sorti en 2011 et réalisé par Olivier Nakache et Éric Toledano, a été un succès colossal, avec 19,44 millions d'entrées. Il raconte l'histoire d'un jeune de banlieue, incarné par Omar Sy, devenant l'assistant d'un riche handicapé, à qui il va rendre le sourire par sa candeur et ses « coutumes » décalées. En France, le film a été plébiscité pour la leçon de tolérance qu'il présente. Le *remake* américain du film (*The Upside*, Neil Burger, 2017), n'a, lui, pas reçu le même accueil unanime outre-Atlantique. « *Suggérer, même dans une comédie grand public, que les divisions raciales peuvent être effacées par Pavarotti et un joint relève de l'âge de pierre* », a ainsi écrit Cath Clarke, de *Time Out*[97].



Un film, son remake : deux réactions sociétales différentes.

Pour Lauren Lolo, militante afroféministe et coprésidente de l'association La Cité des chances, « ***en France, nous sommes éduqué·es à être* colorblind, *c'est-à-dire à faire semblant de ne pas voir les couleurs, et donc comment elles régissent nos comportements*** *au quotidien et notre représentation tant médiatique que cinématographique. Par contre, il n'est pas rare de montrer les autres pays du doigt pour ces mêmes problèmes*[98]. »

Qu'est-ce que le *whitewashing* ?

Le *whitewashing* (le « blanchiment ») consiste à **choisir des acteurs blancs pour interpréter des personnages non-caucasiens** dans un film. Citons par exemple le cas de Gérard Depardieu maquillé et portant une perruque pour jouer le rôle de l'écrivain métis Alexandre Dumas (*L'autre Dumas*, Safy Nebbou, 2010), ou Jake Gyllenhall incarnant *Prince of Persia* (Mike Newell, 2010).

« *Le* whitewashing *participe à créer un imaginaire collectif (y compris chez les personnes racisées) où toutes les personnes ayant eu un rôle important dans l'histoire seraient blanches*[99] ». **Existe-t-il, à l'inverse, des films dans lesquels un personnage historique blanc est incarné par un·e comédien·ne racisé·e ?** De manière générale, ces dernier·ères rencontrent de plus grandes difficultés à obtenir des rôles écartés des stéréotypes. « *Cela résonne également avec l'histoire du premier clown noir interprété dans le film Chocolat (2016) par Omar Sy (également à l'affiche d'Intouchables) et qui pourrait être vue comme une étrange mise en abîme de la carrière de l'acteur. Celui-ci a en effet d'abord joué dans des comédies légères avant d'être choisi pour des rôles plus complexes, bien qu'il reste encore cantonné dans des rôles où la principale caractéristique du personnage est d'être Noir*[100]. »



Jake Gyllenhall,
dans *Prince of Persia* (Mike Newell, 2010)



Charles Bronson,
dans *L'aigle solitaire* (Delmer Daves, 1954)

Blockbusters américains et films populaires européens sont ainsi dans un même bateau. Nos médias et nos critiques de cinéma semblent avoir un temps de retard pour ce qui est de faire pression sur l'industrie cinématographique afin qu'elle redistribue les rôles et questionne les représentations stéréotypées. **Les citoyens et citoyennes exploitent, par contre, de plus en plus leurs réseaux pour exprimer leurs déceptions et participer à la pression sur les producteurs et productrices pour qu'évoluent les représentations médiatiques.**

Pour aller plus loin :

- **Un générateur de films avec Christian Clavier**

  Faire rire grâce aux (prétendues) différences culturelles ou raciales : Christian Clavier en fait un business juteux. Dans ***Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu*** (Philippe de Chauveron, 2014), ***À bras ouverts*** (Philippe de Chauveron, 2017), ***On ne choisit pas sa famille*** (Christian Clavier, 2011) ou ***Bienvenue chez les Malawas*** (James Huth, 2019), il incarne invariablement un français « réac » confronté à l'altérité. Sous couvert d'autodérision, l'ensemble de ces films ressasse des stéréotypes sur les étrangers, les renforçant au passage. L'exotisme des « autres » est l'objet de blagues en tous genres. Si le succès est au rendez-vous, certain·es décident de tourner en dérision l'opportunisme de cette représentation pathétique de la diversité, notamment en inventant un ***générateur de films avec Christian Clavier*** : https://depression.cool/clavier/

L'évolution des représentations à l'épreuve du marché

Black Panther, de Ryan Coogler (2018), a fait date : ce *blockbuster* offrait pour la première fois à un super-héros noir l'occasion de sauver le monde. Calibré « pour » un public afro-descendant, le film en est rapidement devenu l'étendard. Le *#blackpanther* est même devenu l'expression d'une communauté revendiquant sa capacité d'*empowerment* dans une société ségrégée. Le personnage de *Black Panther* s'inscrit en rupture avec les autres super-héros blancs, mais aussi avec la multitude des rôles peu valorisants offerts aux personnages noirs dans l'histoire du cinéma : du sympathique personnage secondaire (comme Roger, dans *L'arme fatale*, de Richard Donner, 1987) au criminel notoire (flingué à longueur d'épisodes par l'inspecteur Harry[101]). Il porte un message de revanche. Enfin, les enfants noirs peuvent incarner dans la cour de l'école un super-héros qui leur ressemble.



Black Panther
de Ryan Coogler, 2018

On pourrait interpréter de manière critique les représentations caricaturales de la société afro-futuriste de *Wakonda* : un pouvoir étatique qui se détermine à coups de poing sur fond de musique electro-tribale, un croisement entre la street culture et la représentation amalgamée des cultures ancestrales africaines, et questionner l'opportunité commerciale que sa production a représenté. Mais ***Black Panther* révèle surtout la capacité d'adaptation de l'industrie du cinéma quand elle est confrontée aux revendications du public.** L'importance prise par les réseaux sociaux offre de plus grandes opportunités de « lire » les attentes de changement dans les représentations, et de changer son fusil d'épaule si cela s'avère payant. Dans cette perspective, l'audience a ainsi une part active à jouer : elle peut faire monter la pression sur ceux et celles qui ont l'opportunité de nous raconter le monde. *Black Panther* a renforcé des groupes de population qui en avaient besoin. Il est indéniablement, pour cette raison, le plus puissant des super-héros contemporains. Pourtant, le chemin est encore long : aujourd'hui, il n'est toujours pas anodin qu'un·e comédien·ne issu·e de la diversité incarne un super-héros ou une agent secret.



Sur Twitter, de nombreux hommages sont apparus à la mort de Chadwick Boseman en 2020. Il avait incarné *Black Panther*, et imposé le signe de ralliement de Wakonda comme symbole de lutte contre le racisme.

Confrontées aux enjeux du marché, certaines entreprises médiatiques avancent quand d'autres préfèrent stagner. Dans le registre de la bande dessinée, le Collectif Mémoire Coloniale et Lutte contre les Discriminations s'insurgeait ainsi en 2019 contre la réédition de *Tintin au Congo* (Hergé, 1931).

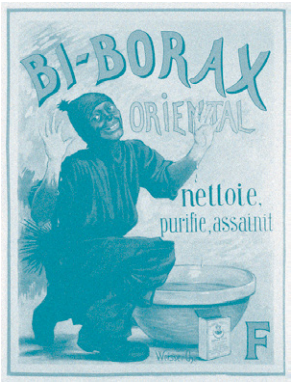
> *« La poursuite de la publication et de la vente de l'album Tintin au Congo, participe à la vulgarisation de ce mépris public envers les Noirs en tant qu'Êtres humains. À travers cette réédition, la société Moulinsart montre aussi que seule l'optique commerciale l'intéresse, refusant au passage d'insérer dans l'album, de peur qu'il ne se vende plus, au minimum une page de garde qui prévient le lecteur du caractère raciste de l'œuvre. L'économie prend ici le pas sur l'humain*[102]*. »* Collectif Mémoire Coloniale et Lutte contre les Discriminations

La pub : foire aux stéréotypes

La marque de vêtements Benetton affiche, depuis les années 80, une stratégie marketing articulée autour d'un slogan bien connu : « United Colors Of Benetton ». La variété des coloris et des tissus exploités par la marque est mise en dialogue avec un message de tolérance : les vêtements s'adressent à chacun et chacune, quelle que soit la couleur de sa peau. La publicité serait-elle donc un média vertueux, acteur de changement social ?



Comme d'autres expressions médiatiques, la publicité naît pourtant dans une société occidentale profondément hiérarchisée. Au tournant du XX^e siècle, les pubs pour du savon ont, par exemple, exploité un argumentaire promotionnel raciste de manière récurrente : la preuve d'efficacité du produit serait à trouver dans sa capacité à laver la peau noire, entendue socialement comme « disgracieuse ».







Plus d'un siècle plus tard, la marque chinoise de lessive Qiaobi exploitait exactement le même argumentaire dans une publicité : un personnage à la peau noire tentant de séduire « l'héroïne », elle le passe à la machine pour calmer ses ardeurs, et exploite les agents « blanchissants » du produit pour le transformer en… asiatique. **Du racisme banal à la maladresse**, la marque de savon Dove se voyait confrontée à une polémique[103] en ligne du même ordre à propos d'un spot audiovisuel. L'enjeu de la critique : des jeunes femmes se transforment

l'une en l'autre à chaque fois qu'elles retirent leur pull. La mannequin noire devenait ainsi blanche comme par magie. Sous l'effet du savon ?



Publicité Dove, 2017

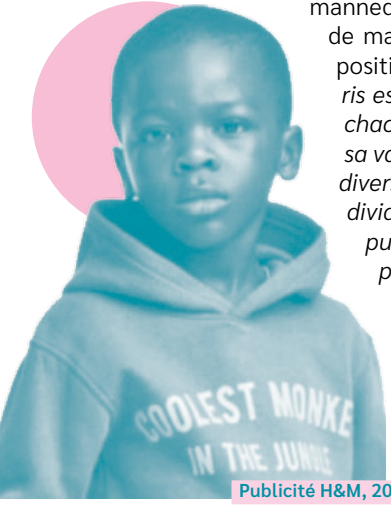
La polémique que cette pub a soulevée rappelle **qu'une forme médiatique ne peut être écrite ou comprise qu'en regard d'une histoire : celle des stéréotypes et des raisons de leur exploitation.**

L'humoriste Fary[104] confrontait ces « maladresses » des marques en prenant l'exemple d'une affiche H&M, présentant un enfant noir arborant un pull « Coolest monkey of the jungle » (le singe le plus cool de la jungle). Il dénonce le

fait que ceux qui trouvent que cette pub « n'est pas raciste », et l'expriment avec force sur les réseaux sociaux, sont toujours des gens qui n'ont jamais été confronté à la violence du racisme. Il se demande avec ironie **comment le racisme peut être tellement ancré qu'il en devient invisible** (s'il n'est pas sciemment malveillant).

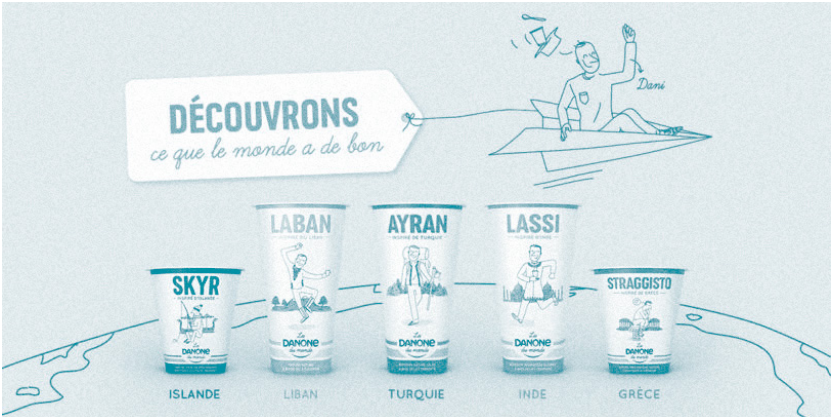
Dans la pub, la diversité qui se vend bien

À la manière de Benetton, de nombreuses marques affichent aujourd'hui des messages d'ouverture. L'Oréal, en 2017, lançait une campagne de publicité pour une nouvelle crème « unisexe », choisissant comme égérie le mannequin transgenre Hari Nef. Donnant à voir un large panel de mannequins aux couleurs de peau variées, la marque se positionne carrément dans le champ militant : « *L'Oréal Paris est une marque alimentée par une mission : permettre à chacun de posséder et d'embrasser sa beauté individuelle et sa valeur intrinsèque (...). En mettant en vedette un mélange diversifié d'individus et illustrant leurs histoires de peau individuelle, notre nouvelle campagne* True Match *célèbre la puissance de la beauté et de se sentir à l'aise avec sa propre peau*[105]. » **Les marginaux·ales ne peuvent-ils et elles quitter leur statut déprécié et devenir *mainstream* qu'à la faveur d'une opportunité commerciale pour les marques ?** Si l'appât du gain les pousse à chambouler les codes et les représentations, les marques, notamment de cosmétiques, vont, pourtant, avoir du mal à se départir d'une réalité : elles ont, au fil des décennies, valorisé « une » beauté : celle des



Publicité H&M, 2018

blanc·hes. Au public, aux client·es, de déterminer si une campagne bienveillante est suffisante pour gommer des années de représentation monochrome (ou presque) de nos sociétés.



Le sport : arène de la diversité ?

Le sport médiatisé est, avec la comédie[106], le domaine dans lequel la diversité s'affiche le plus. Les équipes de foot sont bigarrées, les joutes internationales offrent des opportunités de présenter les pays rencontrés (même si un but encaissé contre le Japon est toujours une opportunité pour le présentateur de préciser que les belges « se sont fait hara-kiri »[107], réactivant ainsi les clichés autour de ce peuple). Le plateau des émissions sportives est un espace d'expression pour les sportif·ves ou les chroniqueur·euses issu·es de la diversité. L'équipe nationale de football est souvent présentée comme un symbole

d'unité et de l'intégration réussie pour des citoyen·nes issu·es de l'immigration, ancienne ou récente. Nafissatou Thiam, en gagnant un titre olympique, devient même « symbole de réussite, d'intelligence et de mixité sociale[108] ». Les médias aiment les *success story*, de nombreux·ses sportif·ves leur en offrent, devenant malgré eux des étendards, tant pour la Nation que pour prôner la tolérance. **Les exploits sportifs offrent donc un accès unique et facilité vers la reconnaissance et le respect. La diversité est belge quand elle gagne**.

Naturalisation sélective ?

En 2008, le talentueux joueur de football Mémé Tchité demandait la naturalisation belge. Pour les supporters des diables rouges, une opportunité se présentait alors : avoir un nouveau buteur à la tête de l'attaque. Le battage médiatique autour de cette procédure administrative spécifique contrastait avec l'invisibilité des milliers d'autres démarches de naturalisation en cours à ce moment, et des drames humains qu'elles induisent. Si cette naturalisation « nous » arrangeait, elle suscitait pourtant une suspicion : serait-il « assez » belge pour porter le maillot noir-jaune-rouge[109] ?



En France, mais pas seulement, quand les équipes nationales sont « trop » bigarrées, un·e élu·e ne manque pas de le faire remarquer. En 2006, Georges Frêche (PS), donnait ainsi son sentiment sur l'équipe de France de football : « *Dans cette équipe, il y a neuf Blacks sur onze. La normalité serait qu'il y en ait trois ou quatre. Ce serait le reflet de la société. Mais là s'il y en a autant, c'est parce que les Blancs sont nuls. J'ai honte pour ce pays. Bientôt, il y aura onze Blacks*[110]. » Pour certains, la diversité est ainsi tolérée, quand elle ne prend pas trop de place.

L'humour : arme privilégiée ou exclusive des artistes de la diversité ?

Avec le sport ou la musique, l'humour est un vecteur d'expression et de valorisation médiatique pour les citoyen·nes issu·es de la diversité. Pour le jeune YouTubeur Abdel En Vrai, il faut voir les choses sous deux aspects. « *Tout d'abord, les personnes de la diversité percent aussi dans d'autres domaines mais les médias ne les mettent pas en avant. Les médias aiment bien les sportifs, les musiciens, les humoristes… parce que ce sont des métiers qui sont exposés et c'est pour ça qu'on a l'impression qu'il n'y a que ça. Mais il y a peut-être un autre facteur qui joue : le fait de se dire qu'on n'est pas bon pour les études ou celui de chercher du travail sans en trouver. Du coup on extériorise tout cela à travers ces domaines-là…*[111] » **La valorisation de la diversité dans les médias de divertissement sert-elle d'alibi pour ne pas avoir à lui offrir de tribune dans d'autres domaines ?**

LES MÉDIAS ET LE MONDE



La représentation médiatique des personnes racisées bute souvent sur le même écueil : un traitement banal, soulignant leur altérité en mobilisant les stéréotypes communs qui circulent dans la société. Si le discours général tend à condamner racisme et clichés, le traitement médiatique échoue souvent à exposer les réalités historiques, sociales et culturelles de ces minorités pour mieux les situer. Autrement dit, **l'actu accorde une grande place aux évènements nationaux et locaux, qu'ils soient politiques, culturels ou sportifs, mais peine à mobiliser ses audiences autour de thèmes plus internationaux ou historiques**.

En juillet 2020, une recherche révélait les faibles connaissances des Belges à propos de l'histoire coloniale du pays[112]. Si elles dépendent en grande partie de l'éducation et de leur « capital culturel », les médias jouent également un rôle important dans la circulation et la hiérarchisation des informations sur le monde au sens le plus large. Certaines questions jouissent d'une attention forte, par exemple les élections présidentielles américaines, tandis que d'autres sont très discrètes voire complètement absentes. Quid par exemple des élections qui animent la démocratie indienne ? Elles concernent pourtant 1 habitant de la planète sur 7...

Loin du cœur, loin des yeux

La distribution de l'intérêt médiatique est inégale. Elle dépend de facteurs parfois obscurs, et souvent d'un sentiment de proximité que l'information croit devoir relayer. L'actualité sera longuement alimentée si un avion français s'écrase, pays avec lequel la Belgique a beaucoup de relations. S'il s'avère chinois ou chilien, sans doute n'aura-t-il droit qu'à quelques lignes discrètes.

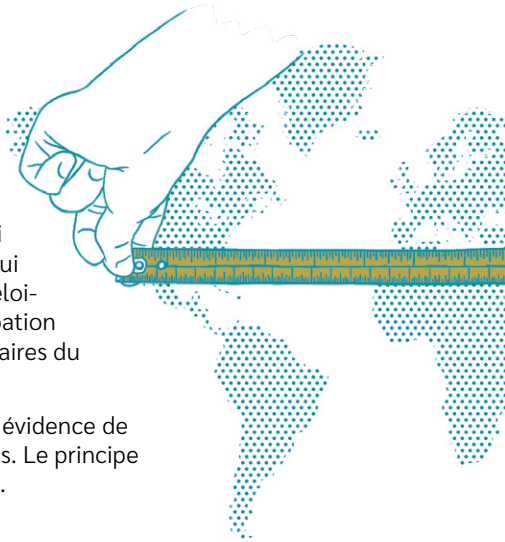
Les médias se forgent une certaine idée du profil de leur audience et de ce qui l'intéresse. Un évènement sera donc sélectionné sur base de cet intérêt supposé, et l'angle pour l'aborder s'appuiera sur des éléments qui sont supposés attirer son attention. Le 12 juillet 2019, le journal télévisé d'RTL propose un reportage sur le fait que des touristes belges se sont retrouvés face à des cadavres de migrant·es sur une plage de Tunisie[113]. L'angle du reportage semble induire que le problème est le traumatisme enduré par les touristes, et pas le drame lui-même, relégué au statut de gêne.



Cette approche de la situation en Méditerranée suscita un flot de critiques, adressées à la rédaction de la chaîne, et une saisie du CSA et du CDJ. Cette anecdote, sans doute extrême, révèle un mécanisme pourtant commun de la construction de l'information. Dans le monde du journalisme, on parlera de la règle du « **mort-kilomètre** »[114]. Elle indique que la proximité entre un évènement et le public auprès duquel il est relayé détermine l'importance qu'on lui

accorde et la manière de l'aborder. Le 17 août 2017, un attentat frappe Barcelone. L'information fait rapidement le tour des rédactions, la Une des sites web et des journaux : « *13 morts, dont un belge* ». Un message similaire est relayé par le Ministère des Affaires étrangères, qui communiquera pendant les heures qui suivirent autour de l'éventualité de la présence d'autres Belges parmi les victimes[115]. La proximité d'un drame augmenterait ainsi sa gravité pour le public, les soucis d'un·e touriste importeraient également plus qu'un drame humanitaire.

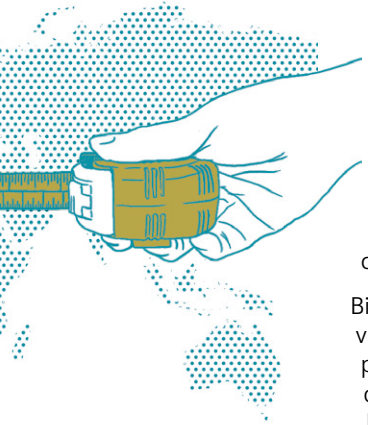
Le principe de l'identification



Derrière cette indication informelle du « **mort-kilomètre** », se dissimule l'idée que **le message d'un média trouvera son audience à condition que celle-ci puisse s'identifier au contenu**. Plus le sujet lui serait éloigné et n'impliquerait personne qui lui ressemble, moins il serait pertinent. L'éloignement s'accompagne d'une sorte de dissipation de l'intérêt : seuls les évènements spectaculaires du lointain auraient une chance d'être vus d'ici.

Si l'actualité internationale souffre de toute évidence de ce principe, il en va de même pour les fictions. Le principe ici n'est pas la proximité mais l'identification.

« Le Héros a pour objectif dramatique d'ouvrir une fenêtre sur le récit. Toute personne qui écoute un conte, assiste à une pièce de théâtre ou regarde un film est invitée dès le début de l'histoire à s'identifier au Héros, à se joindre à sa quête et à voir le monde du récit avec ses yeux. Les narrateurs obtiennent cette identification en donnant au Héros un ensemble de qualités et de caractéristiques à la fois universelles et uniques[116]*. »* Christophe Vogler



La majorité des récits ont leur héros, et pour que celui-ci touche les cœurs du public le plus large, il faut qu'il s'adresse à tous et toutes. Ce principe est surtout une conviction, que semblent partager les producteur·rices ou les réalisateur·rices, une sorte de règle chevillée au corps de ces métiers de la narration. Depuis la naissance de la fiction audiovisuelle, les personnages principaux sont des hommes blancs dans la fleur de l'âge. Serait-ce le mètre-étalon de l'humanité ? Ces caractéristiques sont aussi celles de la majorité des professionnels, qui appartiennent à ce groupe social. Le succès de leurs œuvres prouverait la pertinence de cette habitude et contribue à la reproduire.

Bien que le cinéma soit vieux de plus d'un siècle et la télévision de la moitié, il aura fallu attendre les années 2010 pour enfin découvrir régulièrement des héros et héroïnes de la diversité sur les écrans. Ce n'est qu'en 2018 qu'Hollywood fait le pari d'une équipe et d'un casting non dominés par les blancs en produisant le blockbuster *Black Panther*, un film de super-héros de la franchise Marvel. La

même année, le réalisateur Jordan Peele est, lui, célébré à Hollywood en devenant le premier afro-descendant à gagner l'Oscar du meilleur scénario pour son film *Get Out*. Mais l'arbre ne doit pas cacher la forêt. Les productions audiovisuelles restent globalement animées par des travailleurs blancs. Le public, progressiste et militant, parvient à influer sur l'industrie cinématographique afin qu'elle brise la routine d'une assignation « blanche » et « masculine » aux héros de cinéma. Mais quand une rumeur annonce que le comédien d'origine ghanéenne Idris Elba pourrait endosser le *smoking* de James Bond, un conservatisme insultant d'une autre partie du public s'exprime… jusqu'à décourager l'acteur[117].



Jordan Peele



Get Out – Jordan Peele, 2017

La diversité visible fait du surplace

Dans la fiction et l'information, **les principes de l'identification et de la proximité justifient et produisent une invisibilisation des minorités**. En Belgique, le CSA mène un travail de veille visant à identifier la présence de la diversité dans les productions médiatiques de la partie francophone du pays. En 2018, l'organe constatait une baisse de la « diversité perçue » après une lente augmentation[118]. Seul·es 14 % des intervenant·es qui apparaissent seraient issu·es de la diversité. L'AJP faisait un constat similaire dans son étude de 2019, signalant que cette présence faisait globalement du sur place dans les quotidiens du pays, stagnant à 32 %[119]. **Or, de nombreux exemples démontrent que la présence de personnes issues de la diversité au sein des rédactions ou des visages offerts aux publics n'est pas un élément repoussoir.**

Au contraire, ces visages permettent d'indiquer que les médias s'adressent à tous et toutes, puisque tout le monde y est représenté, et de conquérir de nouvelles audiences. Longtemps présentatrices des JT de la RTBF et d'RTL, Hadja Lahbib et Hakima Darhmouch étaient considérées parmi les plus populaires du paysage audiovisuel[120]. Côté fiction, en 2009, le film *Les Barons*[121] de Nabil Ben Yadir réussit à s'inscrire dans le top 5 des films belges francophones les plus populaires, mobilisant des publics peu habitués des salles belges[122]. Serait-il le *Black Panther* belge ? Avec un casting composé d'un grand nombre de Belges et de Français·es d'origine nord-africaine, il traite avec humour du quotidien des communautés bruxelloises, et


Hadja Lahbib

Hakima Darhmouch

est devenu depuis le porte-drapeau pour une Fédération Wallonie Bruxelles ambitionnant de financer des films populaires. Depuis, pourtant, aucun projet cinématographique similaire ne semble avoir été mis en production. Faute de propositions ou de conviction ?



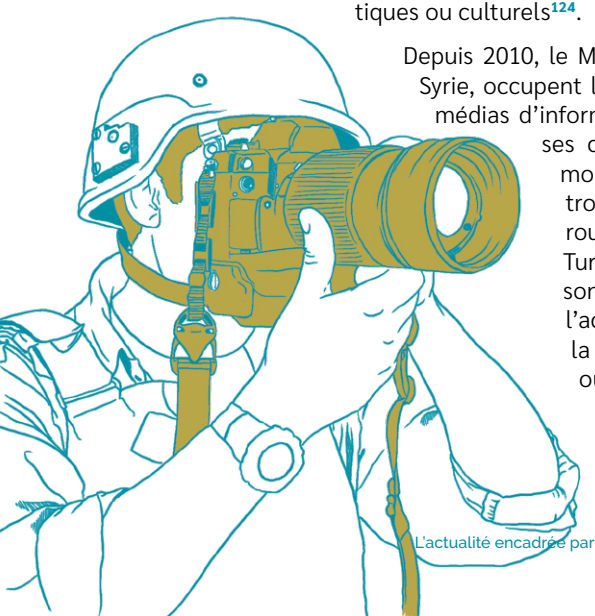
Les Barons – Nabil Ben Yadir, 2009

Pour aller plus loin :

Découvrez la « webfiction » canadienne ***Mon ami blanc*** qui invite à découvrir le quotidien des personnes racisées : « Au départ, il y avait ce constat applicable à toute société : le groupe majoritaire a le privilège de définir les “autres”. C’est lui qui colle des étiquettes et regroupe ces “autres” par catégorie homogène : les minorités ethniques, les gays, les Amérindiens, les pauvres... Ce projet renverse les codes et plonge la majorité dans une situation où c’est à son tour d’être analysée, étiquetée et simplifiée. » https://www.monamiblanc.org/quiz/

L'actualité encadrée par des clichés

L'intérêt pour le reste du monde semble dépendre de sa proximité avec le public. Plus le sujet semble lointain, moins il donne lieu à des traitements spécifiques. **L'actualité puise alors dans les raccourcis et les images que l'Occident se fait du reste du monde pour en offrir un récit vraisemblable**, c'est-à-dire « *un récit dont les actions répondent, comme autant d'applications ou de cas particuliers, à un corps de maximes reçues comme vraies par le public auquel il s'adresse. Mais ces maximes, du fait même qu'elles sont admises, restent le plus souvent implicites*[123]. » Or, ce corps de maximes et de représentations est constitué en grande partie du seul point de vue de l'Occident et des relations inégales qu'il exerce sur le reste du monde, qu'elles fussent coloniales ou telles qu'elles se vivent aujourd'hui dans les domaines économiques, politiques ou culturels[124].



Depuis 2010, le Moyen-Orient, et particulièrement la Syrie, occupent les rubriques internationales de nos médias d'information. La guerre civile syrienne et ses conséquences (le terrorisme et les mouvements de réfugiés), des catastrophes comme celle qui a frappé Beyrouth en août 2020, les tensions avec la Turquie, le conflit israélo-palestinien... sont autant de sujets récurrents dans l'actualité. Ils ont un point commun : la guerre, qu'elle soit internationale ou civile.

L'Afrique, ce grand pays qui n'existe pas



Longtemps, c'est le continent africain qui a eu ces tristes faveurs médiatiques. Les génocides rwandais, burundais, les guerres qui ont dévasté la RDC, le Soudan, le Mali, la Côte d'Ivoire... furent de ces évènements, pour certains non clôturés, qui alimentaient l'actualité. Ces régions apparaissent au gré de leur histoire dans l'actualité des médias européens, selon le tempo des catastrophes, souvent des guerres, qui s'y déroulent.

Pour plusieurs chercheur·euses, **le traitement médiatique de l'Afrique reproduit une série de clichés induits par les rapports coloniaux**[125]. Les atrocités commises lors de divers conflits, que ce soient les exactions à caractère ethnique, les violences sexuelles ou les enfants-soldats, sont mises en perspectives sous le prisme de la sauvagerie et du tribalisme. Bien que ces phénomènes ne soient pas spécifiquement africains[126], il semble plus facile de les rattacher à une sorte d'arriération qu'à des mécanismes qui peuvent être constatés dans tous les conflits, par exemple en ex-Yougoslavie. Cette idée d'arriération ou de primitivisme tribal remonte à la propagande coloniale (voir l'exemple du film *En 50 ans* mentionné dans le chapitre 2). À l'époque, l'argument justifiait l'entreprise coloniale qui se déclarait « civilisatrice ». Aujourd'hui, il ressurgit volontiers pour qualifier les pays dits « en voie de développement ». En 2007, le Président Nicolas Sarkozy déplorait que « l'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire[127] ». Dix ans plus tard, Emmanuel Macron accusait la natalité « excessive » des femmes africaines de freiner le développement en avançant des chiffres caricaturaux[128].

Si les médias offrent des tribunes pour contester ces positions outrancières qui traduisent les préjugés ou le racisme des politiques occidentales à l'égard de leurs anciennes colonies, ils échouent souvent à contextualiser avec précision les évènements qu'ils couvrent. À défaut de finesse et d'analyse, ils recyclent des généralités qui conduisent à considérer tous les conflits africains de la même manière, et à induire l'idée que ce continent de 54 États constitue une sorte de grand pays homogène. Il se caractériserait par des régimes autoritaires, faibles, instables et corrompus, et des sociétés perpétuellement déchirées par des tensions ethniques.

Pour l'historien François Robinet, le traitement médiatique des conflits africains est « co-produit ». Il combine la communication de plusieurs acteurs : les informations des chancelleries occidentales, les discours politiques, les sources militaires, mais aussi celles diffusées par des ONG. Globalement, les populations sont souvent décrites comme impuissantes et en attente d'une intervention qui pourrait les aider, qu'elle soit militaire ou humanitaire. Un aspect de cette couverture médiatique est particulièrement frappant : « *Il est très rare de voir à l'image des témoins africains – identifiés et présentés – interrogés sur ce qu'ils pensent des événements en livrant une analyse rationnelle de la situation avec une certaine distance critique. Quand l'homme de la rue est interrogé, on ne connaît généralement ni son nom, ni son histoire, ni sa situation, et il est présenté avec d'autres personnes criant derrière lui et rendant sa parole relativement inaudible*[129]. » De cette manière, l'information évite de se confronter à des explications qui l'inviteraient à s'éloigner du cadre narratif occidental, ce qui n'est pas sans rapport avec les conditions de travail : « *Confrontés à la nécessité d'intervenir vite sur l'événement, d'en donner une interprétation intelligible, les journalistes recourent fréquemment à des interprétations réductrices*[130]. »

La paille et la poutre ?



Mis sous pression et bénéficiant de moyens réduits consacrés à l'actualité, les journalistes semblent enclins à reproduire les analyses qui leur sont fournies par des tiers. À défaut de pouvoir accéder au terrain, la tentation est forte de ne pas problématiser outre mesure les évènements rapportés par les sources officielles. Depuis 2015, l'État belge est impliqué dans les opérations militaires de l'alliance mobilisée contre Daech en Irak et en Syrie sous le commandement des USA. Les F-16 belges participent à des bombardements en dehors de tout mandat de l'ONU et selon des arguments juridiques dangereux[131]. Ces opérations ont peu d'écho dans les médias belges et ne sont souvent laconiquement informées qu'au gré des communications du ministère de la Défense, ou questionnée par des cartes blanches de la société civile[132]. On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure la population belge est consciente que son gouvernement conduit des opérations de guerre en contradiction avec le droit international ?

En 2016, la Russie accuse ouvertement les chasseurs belges d'avoir tué des civils lors d'un bombardement. La nouvelle occupe quelques lignes dans les médias tout en étant démentie par des sources gouvernementales[133]. En 2018, seul le magazine Médor propose une contre-enquête qui pointe des zones troubles des opérations militaires belges. Il aura fallu pour cela qu'un journaliste de guerre enquête longuement sur le terrain[134]. En mars 2020, plusieurs médias internationaux, dont De Morgen, révèlent que l'implication de la Belgique dans la mort de civils est admise comme « possible » par la coalition[135], un

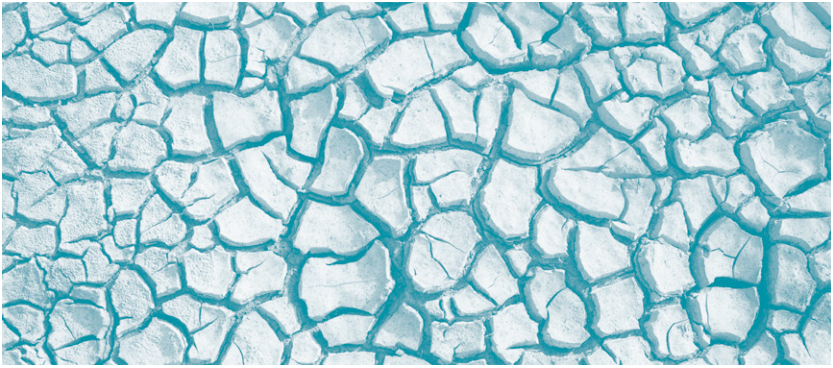
rapport international dénonce la Belgique comme étant un des États les moins transparents sur ses opérations. En juin, alors que la Belgique renouvelle son engagement, plusieurs motions sont votées au Parlement pour exiger plus de transparence[136]. Mais dans les médias belges, ces questions sont peu abordées. Tout au plus, apprend-on le départ de « nos avions », complaisamment salué par des dépêches militaires[137]...

Prompts à décrire les horreurs de la guerre qui déchire la Syrie depuis 10 ans, nos médias sortent difficilement du périmètre habituel pour poser un regard critique sur l'action de l'État belge. Soulever ces rochers pour regarder dessous revient à contredire le récit ordinaire. L'exercice demande des moyens journalistiques, des enquêtes qu'il semble difficile de produire. Les victimes civiles des bombardements occidentaux sont anonymes.

Le marketing de la misère

En 2006, une « famine » semble frapper le Niger. Une campagne d'information conduite par des ONG, des agences onusiennes et les médias alerte le grand public sur l'urgence de la situation et la nécessité de collecter des fonds. Enfants faméliques, terres desséchées, populations en guenilles sur les routes poussiéreuses alimentent le carrousel des images, recyclant un « cadre interprétatif » déjà-vu qui insiste sur l'urgence de l'aide et l'impuissance des habitants : « *Il faut réveiller les donateurs* » titre La Libre Belgique[138]. Loin de la famine qui s'expliquerait par une catastrophe climatique, la crise alimentaire s'avère

finalement plus complexe et moins dramatique. Elle trouve ses explications et ses solutions dans les ressorts spécifiques au Niger[139]. Le sujet disparait rapidement de l'actualité : avec l'arrivée du printemps, les paysages arides verdissent. Ce décor coïncide trop peu avec l'imagerie à laquelle le public est habitué[140].



Parmi les producteurs de communication sur ces situations lointaines à nos yeux, les ONG jouent un rôle important. Elles influencent à la fois les récits médiatiques et l'opinion publique. Leurs spots ou affiches de sensibilisation abondent dans les espaces réservés à la publicité tandis que leurs experts apparaissent volontiers aux micros des médias. Les ONG sont contraintes par la nécessité de frapper l'imagination des publics. Puisqu'elles vivent en grande partie des dons, elles dramatisent les causes auxquelles elles s'attaquent et, comme pour tout publicitaire, mobilisent les représentations qui font sens pour les audiences. Ceci, au risque de reproduire avec les médias les préjugés qui circulent depuis les époques coloniales, et sans lesquels il semble bien difficile de susciter de l'intérêt pour le monde[141].

Des zoos humains au tourisme médiatique

En dehors des guerres, des drames et des catastrophes, la rareté des informations non-occidentales est frappante. Ces pays n'ont-ils pas d'histoire ? Leur actualité est-elle sans intérêt ? Lorsqu'ils ou elles souhaitent couvrir des évènements moins dramatiques, comme une élection, les journalistes spécialistes de ces matières se heurtent au désintérêt des salles de rédaction[142] qui postulent celui de leur public. Seuls de rares médias spécialisés s'empareront de ces actualités en misant vraisemblablement sur l'audience des diasporas[143].

Pourtant, malgré l'avarice de l'actualité quant au quotidien de la majorité des populations de la planète, les médias ont depuis longtemps misé sur la curiosité de leurs publics pour explorer le monde sous un angle qu'on peut qualifier de touristique. **Le goût de la culture occidentale pour les sociétés, les pays, les faunes et les paysages s'articule autour de la notion d'exotisme : l'attrait pour ce qui est étranger.** Le paradoxe est là : l'actualité internationale doit être placée sous une perspective nationale à moins d'être suffisamment spectaculaire pour attirer l'attention. À défaut de drame, le spectacle provient de la différence, de l'altérité, du dépaysement, autrement dit de la distance que le récit établit entre son sujet et son public. Cet attrait se marie mal avec une approche politique qui problématiserait la relation entre le monde dans lequel vit le public et celui qu'on lui décrit.



Dès l'époque coloniale, les publics occidentaux ont manifesté leur intérêt pour la chose exotique. Les pavillons chinois, les cartes postales,

les saveurs lointaines, **les récits de voyage ont culminé dans l'odieuse mode des zoos humains** où étaient exhibées comme des animaux des personnes arrachées à leur pays pour le plaisir des foules européennes[144]. Des stars comme Joséphine Baker, une artiste américaine devenue malgré elle l'incarnation du fantasme français sur les populations d'Afrique et des îles, des musiciens de la « world music » doivent en grande partie leur succès à la saveur de la différence, à condition qu'elle soit ressentie comme authentique. Plus de soixante ans après la décolonisation, cette vision idéalisée et dépolitisée du rapport au monde reste présente dans les « **cadres narratifs** » mobilisés par les médias.

Les émissions de télé réalité comme *Pékin Express*, *La ferme des célébrités*, *Rendez-vous en terre inconnue* voire *Koh Lanta*[145] donnent à voir le monde sous l'angle de la visite, du voyage, et y confrontent des héros occidentaux aux prises avec l'étrangeté de l'altérité[146]. C'est également l'angle retenu par des émissions plus sérieuses comme *Ushuaïa* ou *Les Belges au bout du monde*. Dans les médias belges, le présentateur des Carnets du Bourlingueur est une figure familière : « *S'il y a, à l'instar de Tintin, un journaliste voyageur en Belgique, c'est évidemment Philippe Lambillon*[147]. » En 1996, Le Soir s'extasiait : « *Le voilà, notre Nicolas Hulot national, dans*



sa jeep tout-terrain, au beau milieu de la savane et de ses prédateurs sauvages ! Coiffé de son casque colonial et vêtu de son indécrottable bermuda beige (qui est, il faut l'avouer, très seyant !), Philippe Lambillon parcourt bravement la brousse africaine et nous gratifie de consignes essentielles de survie[148]*.* » Pourtant, pas de casque colonial sur le chef du bourlingueur, plutôt un chapeau mou à la Indiana Jones. Peu importe, c'est bien la figure des explorateurs coloniaux du XIXe qui surgit, révélant l'héritage de l'imaginaire colonial. Paradoxalement, ces magazines sont quasiment les seuls à proposer des reportages pointus sur des phénomènes locaux au grand public. **Faut-il offrir au public la carotte du dépaysement et de l'aventure, pour oser lui soumettre une problématique qui s'éloigne de l'information ordinaire ?**



Rendez-vous en terre inconnue

Il était une fois le monde

Les **cadres narratifs** hérités de l'époque coloniale sont recyclés par une information de surface. Celle-ci se focalise sur la spectacularité des faits au détriment des contextes particuliers, et nourrit un imaginaire occidental retranscrit dans les œuvres de fiction contemporaines. Au XIXe siècle déjà, les récits de voyage des écrivains français contribuèrent à forger une vision des mondes périphériques, et en particulier de « l'Orient », cette sorte d'ailleurs primitif, obscur et séduisant, qu'il fallait conquérir[149]. Dès la naissance du cinéma, les opérateurs de ce qui était d'abord un phénomène de foire, parcouraient le monde pour saisir des images dépaysantes, figeant des populations dans des danses, des rites ou des accoutrements perçus comme séculaires et éternels autant que bizarres et primitifs. Ce ressort exotique a fortement évolué au cours du siècle, au rythme de la banalisation des motifs et de la globalisation culturelle, mais reste bien présent. Il explique en partie le succès d'une production comme *Slumdog Milllionaire*, saluée comme une vision authentique de l'Inde à Hollywood et honnie là-bas comme une caricature insultante de ce sous-continent.

L'influence de la couverture médiatique se montre particulièrement dans les fictions qui se passent en Afrique. Longtemps, tel *Out of Africa* de Sydney Pollack, les films proposaient des aventures de personnages blancs qui jouissaient avec empathie des charmes d'un continent réduit aux coutumes tribales, à la faune et à la flore. **En 1994, les horreurs du génocide rwandais modifient profondément les clichés africains, désormais indissociables des conflits civils et de la barbarie des milices armées.** D'*Hotel Rwanda* (Terry George, 2005, USA) à *Beasts of No Nation* (Cary Joji Fukunaga, 2015, USA), en passant par *Blood Diamond* (Edward Zwick, 2006, USA), le cinéma réduit tout le continent à ces poncifs qui recyclent encore, plus d'un siècle après leur première médiatisation, les clichés coloniaux d'une société volontiers sauvage. Ils im-

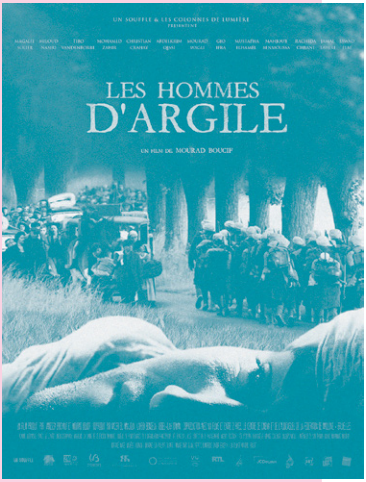
prègnent jusqu'aux mises en scène des personnages noirs, comme dans le film belge *Black* (Adil El Arbi, Bilall Fallah, 2005). Sorte de *West Side Story* bruxellois où des petits voleurs à la tire de Molenbeek affrontent une bande hyperviolente commandée par un ex enfant-soldat habitant le quartier Matonge[150]. Drogué, violeur et fou, il correspond à l'image contemporaine qui colle à l'Afrique centrale.

Comme dans l'actualité médiatique, ce qui frappe dans ce paysage fictionnel, c'est l'absence de situations représentatives des sociétés africaines contemporaines. Si les visions de campagnes frappées par les maladies et les guerres et dépendantes de l'aide humanitaire abondent, où sont les mégapoles comme Kinshasa[151] ou Lagos ? Dans quel film affronte-t-on des drames politiques et sociaux ou simplement sentimentaux, autres qu'une guerre civile, une tragédie migratoire ou l'oppression de la tradition ? Pour le demander plus platement : y a-t-il seulement un intérêt à filmer ailleurs une histoire semblable à celle qu'on vit ici ?



Lagos, Nigeria

Le potentiel éducatif du cinéma



Utiliser le cinéma pour éclairer une histoire méconnue était le pari du réalisateur Mourad Boucif lorsqu'il a tourné *Les hommes d'Argile* (2015). Cette fiction célèbre la mémoire des soldats marocains enrôlés de force dans les armées françaises et jetés au front de l'invasion allemande de 1940 à l'occasion de la bataille de Gembloux, un des rares succès militaires de cette déroute. Véritable galère de production et chichement financé, le film ne connaîtra qu'une éphémère carrière en salles. Grâce aux relais associatifs et à la ténacité de son réalisateur, il sera pourtant l'objet d'une circulaire ministérielle de la Communauté française pour le promouvoir dans les écoles pour mieux aborder ce pan oublié de l'histoire : celui du sacrifice et de l'implication de millions de soldats issus des colonies dans la victoire des Alliés.

Pour aller plus loin :

- **L'Observatoire des stéréotypes** de l'ONG CEC (Coopération Éducation Culture) destiné à accompagner la communication des associations autour des sujets africains. https://www.cec-ong.org/observatoire-des-stereotypes/
- ***L'exotisme au cinéma***, une étude et des outils pédagogiques de Média Animation consacrés à l'évolution de la figure de l'étranger dans le cinéma occidental https://media-animation.be/L-exotisme-au-cinema.html
- ***La propagande au ralenti. Nous, les Belges/Eux, les colonisés***, un outil d'analyse de la propagande nationale et coloniale belge qui se termine par une analyse des images racistes véhiculées encore aujourd'hui en Belgique. https://zintv.org/wp-content/uploads/2019/10/PAR2_ZINTV.pdf

Cachez ce réfugié que je ne saurais voir

Depuis le début de la guerre civile qui déchire la Syrie, et particulièrement depuis 2015, l'expression « crise migratoire » s'affiche régulièrement en Une. **La « question migratoire » est devenue un thème récurrent autour duquel s'articule la « montée des populismes »** : partis nationalistes et d'extrême-droite surfent sur ce thème pour justifier et revendiquer une politique agressive au regard des « flux de réfugiés ». Si la figure du sans-papiers, du réfugié ou du migrant alimente depuis longtemps les préoccupations publiques, cette dernière décennie lui aura consacré beaucoup de place. Mais cette attention reflète-t-elle un phénomène réellement exceptionnel ?

Une guerre meurtrière, 2,7 millions de personnes déplacées, une population majoritairement musulmane et les États européens incapables de coordonner une réponse face à la situation. L'image est familière ? Pourtant, il ne s'agit pas de la Syrie, mais des conséquences des conflits en ex-Yougoslavie. Nous sommes en 1995, le siège de Sarajevo fait régulièrement l'actualité et les personnes dont on parle sont bosniaques[152]. En 1996, la Belgique en accueillait plusieurs milliers. Régulièrement évoquée comme une « crise humanitaire », cette situation ne suscita pourtant pas autant de débats et de crispations que les mouvements de population provoqués par les conflits du Moyen-Orient près de 25 ans plus tard. La Belgique vit-elle vraiment une vague migratoire ? Non, répondent les chiffres. En 2019, 28 000 Syriens seulement résidaient sur le territoire.





Des migrants secourus dans la Méditerranée, le 6 août 2015. Reuters

La Belgique comprend une importante part de population étrangère. Comme le montre la Fondation Myria, près d'1,4 million de résident·es sont étranger·ères. Dans certaines communes bruxelloises, comme Ixelles, ils composent près de la moitié de la population. **Dans la très grande majorité, cette population est européenne et provient de France, des Pays-Bas ou d'Italie.** Les non-européen·nes représentent près de 400 000 personnes dont une bonne partie est établie depuis les conventions passées avec le Maroc et la Turquie en 1964. De manière globale, la Belgique ne connaît pas une « vague migratoire » et se situe dans la moyenne européenne de l'accueil des demandeurs d'asile[153].

Pourtant, **selon une enquête menée en 2019, les Belges évaluent mal le phénomène**[154]. Pour la majorité, le pays accueille trop de réfugiés. Invitée à estimer l'importance de l'afflux dans le contexte actuel, près de la moitié des personnes interrogées la surestime. Comment expliquer cet écart entre l'immigration réelle et l'immigration « ressentie[155] » ? Les médias jouent-ils un rôle dans ce domaine ?

Un cadrage sécuritaire

L'enquête de Ceci n'est pas une crise met en évidence l'association que le public fait entre migration et menaces : sur la sécurité, la sécurité sociale ou les traditions. En science politique, on appelle « **sécuritisation** » le procédé rhétorique par lequel on associe une menace à un thème pour faciliter la construction d'un discours sécuritaire. Comment par exemple, « sécuritiser » la question environnementale ? Il ne faut pas la poser en termes de conservation d'un écosystème mais insister sur les menaces qu'elle ferait peser sur les sociétés humaines. Sous cette manière de présenter les choses, la question des réfugiés et des migrants ne se poserait pas en termes de dignité ou de droits humains, mais elle représenterait des risques pour quelque chose : la sécurité sociale, la culture d'accueil, la paix publique. Le **cadrage** sécuritaire est mobilisé par des mouvements politiques pour attirer l'attention sur leur agenda, ou par des institutions, comme la police, qui ambitionnent plus de moyens.



Migrants traversant la barrière grillagée entre le Maroc et l'enclave espagnole de Ceuta, le 26 juillet 2018. Reuters

Ces acteur·rices cherchent à influencer l'agenda médiatique pour mettre en avant leur vision. Mais cette perspective est également parfois endossée directement par les médias au risque de réduire la couverture à cet angle exclusif. En 2017, **un rapport du Conseil de l'Europe constate que « La presse européenne a joué un rôle essentiel dans la présentation de l'arrivée de réfugiés et de migrants en 2015 sur les rives de l'Europe comme une crise pour le continent.** Alors que la couverture de "la crise" se caractérise par une grande diversité, les nouveaux arrivants ont globalement été perçus comme des importuns, différents des Européens et soit comme des intrus vulnérables, soit comme des intrus dangereux[156]. »

Lorsque Sudpresse titre « Invasion de migrants : la côte belge menacée ! » au sujet de quelques dizaines de migrants déplacés de Calais, le média suscite un tollé et sera condamné par le CDJ pour manquement à la déontologie[157]. Si l'exemple est tristement célèbre, il est représentatif de cette réduction à la « menace », souvent fictive, que représente une population. En mai 2019, l'hygiène d'un campement sauvage à la Gare du Nord incite des conducteurs de bus à refuser de maintenir l'arrêt à cet endroit[158]. Le sujet fait débat et trouve quelques échos dans les médias étrangers, notamment français. Bien que finalement fortement relativisé, le risque sera une fois de plus le cadre qui justifie l'exposition de ces populations dans l'agenda médiatique.

Regarder la face immergée de l'iceberg

Selon le rapport du Conseil de l'Europe : « **Globalement les médias se sont peu intéressés au contexte du sort des réfugiés et des migrants.** Peu de relations ont été établies entre les récits sur de nouvelles arrivées et l'information sur la guerre ou entre les récits sur la détresse des réfugiés et les informa-

tions internationales en provenance de leur pays d'origine[159]. » **La perception négative de la population serait en partie due à une faible information sur les raisons qui poussent les personnes à se déplacer,** ce qui rejoint un traitement de l'actualité internationale qui laisse peu de place aux situations complexes. Au-delà de la focalisation sur les drames en Méditerranée ou du traitement misérabiliste des migrants, il est aussi frappant de constater la place anecdotique accordée au vécu des personnes.


Ugur Sahin et Özlem Türeci

Pourtant, de tels sujets existent. Passées les tensions autour de la Gare du Nord, des journalistes de Moustique ont sollicité l'avis des premiers concernés, ce que personne n'avait encore fait[160]. Régulièrement, des cartes blanches ou des reportages soulignent les difficultés, voire les *success stories* telles celles de Ugur Sahin et Özlem Türeci, le couple allemand impliqué dans la découverte du vaccin Pfizer contre le Covid-19[161]. Le problème ne se situerait pas au niveau de la subjectivité journalistique. Le traitement des réfugiés, des migrants ou des sans-papiers n'est pas systématiquement réduit à une criminalisation.

C'est du côté de la hiérarchisation de l'information que le bât blesse. Selon une étude dirigée par l'UC Louvain, l'attention médiatique accordée aux réfugiés a atteint un sommet à l'été 2015 lorsque les mouvements en provenance de Syrie ont été les plus importants. Elle a ensuite fortement baissé. Surtout, l'étude montre que deux angles ont mobilisé l'agenda médiatique : les réponses politiques et l'aide humanitaire. Autrement dit, ce sont les postures et les enjeux politiques, nationaux ou européens, qui ont été au cœur du traitement de ce drame humain. Leur accueil par les citoyen·nes, les enjeux de l'intégration ont également attiré l'attention médiatique mais l'étude constate

que **des histoires d'intégration réussies n'ont représenté qu'un petit pourcent de l'ensemble des articles analysés sur la question**[162]. C'est donc presque toujours un regard surplombant, extérieur aux vécus de ces personnes, qui domine la manière d'informer à leur sujet.



Samba – Olivier Nakache et Éric Toledano, 2014

Et c'est là que les médias d'information et de fiction diffèrent. Pour le cinéma et les séries, ces personnes constituent des personnages intéressants : elles vivent des difficultés particulièrement aiguës et affrontent un milieu hostile. Pour les fictions, mais également les documentaires, le thème permet d'adopter un point de vue critique sur les sociétés d'accueil. *Illégal* d'Oliver Masset-Depasse (2010) et *Insyriated* de Philippe Van Leeuw (2017), Magrittes du meilleur film, *Dheepan* de Jacques Audiard (2015) et *Atlantique* de Mati Diop (2019), primés à Cannes, ou un succès populaire comme *Samba* d'Olivier Nakache et Éric Toledano (2014), sont parmi les exemples qui démontrent qu'adopter le point de vue des étrangers offre des opportunités narratives qu'endosse rarement l'information grand public[163].

Le mot qui cache la forêt

Nommer la personne dont on parle, c'est déjà la situer dans un imaginaire qui la définit aux yeux des autres et l'inscrit dans des problématiques auxquels les mots sont associés. Syrienne, sénégalaise ou canadienne, est-elle une réfugiée, une migrante ou une expat ? Est-elle survivante à des atrocités, désireuse d'une vie sociale pleine et entière ou un simple élément d'une masse misérable qui cherche à profiter du confort de la vie occidentale ? Déplore-t-on les violences politiques, économiques ou climatiques qui frappent des humains ou des mouvements de population qui perturbent l'organisation des États européens ? Pour Laura Calabrese, spécialiste du discours, « Il est donc clair que **le langage a le pouvoir de créer des réalités mentales**, d'empêcher le débat, de déshumaniser et de disqualifier des groupes ou des individus[164]. » Les médias sont des acteurs qui choisissent les termes et les images par lesquels l'actualité est traitée. Parler d'une crise migratoire pour aborder des déplacements de population peut sembler un choix « naturel » à partir du moment où l'expression s'est banalisée, notamment sur l'impulsion de la communication politique. Mais ce n'est pas un choix neutre : il édulcore le droit fondamental au refuge pour le déporter sur le terrain d'un phénomène démographique, du désordre urbain ou du financement des dépenses publiques.



Pour aller plus loin :

- Dans son outil « **La propagande au ralenti : La représentation médiatique des personnes en séjour irrégulier** » élaboré avec des sans-papiers, l'association Zin TV pointe la rareté du traitement médiatique de ce qu'ils vivent réellement. La « face cachée de l'iceberg » recoupe aussi bien les angoisses liées à leur situation que leurs aspirations ou contributions réelles quant à la vie en société. Les « migrants » souffrent de cette étiquette qui les classe dans une catégorie spécifique de la population qui ne semble exister médiatiquement que par les problèmes qu'on relève à leur sujet. Pourtant, réfugié, sans-papiers et migrants vivent chez nous et contribuent quotidiennement à la marche de la société : https://zintv.org/outil/la-propagande-au-ralenti-3/
- Le lexique du CIRÉ pour bien nommer les questions relatives à la migration : https://www.cire.be/publication/refugie-demandeur-dasile-migrant-lexique-et-definitions
- Les chiffres et les mises en perspectives de Myria, le Centre fédéral Migration : www.myria.be

D'Aylan à Mawda, les enfants qui bouleversent la routine médiatique

Des conflits internationaux aux drames relatifs aux migrations, **l'analyse du traitement médiatique ordinaire aboutit au constat que les personnes considérées comme « autres » n'ont droit qu'à une empathie et un temps de parole limités.** Réduites à des chiffres, invisibilisées dans des images de masse, elles sont les objets de préoccupations générales d'ordre sécuritaires ou humanitaires. Partant de l'invisibilisation des morts civiles causées par les armées occidentales, la philosophe Judith Butler s'interroge :

> *« Les journaux nous parlent des vies perdues et nous en donnent souvent les nombres, mais cela se répète chaque jour et la répétition semble infinie, irrémédiable. Et nous devons ainsi nous demander ce qu'il faudrait non seulement pour appréhender la précarité* (precariousness) *des vies perdues dans la guerre, mais pour que cette appréhension coïncide avec une opposition éthique et politique aux pertes impliquées par la guerre*[165]*. »*

Comment se sentir concerné par la vie de l'autre et éprouver du deuil pour sa perte ? Le traitement médiatique fonctionne comme s'il tenait à distance les « étrangers » qu'il embrasse. Mais il arrive que cette barrière se brise lorsque les destinées enfantines font l'actualité. L'exemple d'Aylan Kurdi est éloquent. Le 3 novembre 2015, la photo de son petit corps échoué sur une plage turque ou porté par un policier fait la Une des médias à travers le monde. Le choc visuel semble briser tous les **cadres narratifs** dans lesquels sont habituellement

enfermés les réfugiés et ouvre la séquence de la « crise migratoire » qui secoue l'UE. Mais l'émotion retombe rapidement et les tensions politiques reprennent le dessus sur les difficultés de ces populations pour lesquelles, un court instant, l'empathie semble avoir prévalu[166].



Hommage à Aylan Kurdi – rathon

En 2013, un autre enfant fait brièvement l'actualité : « l'Ange blond » est une fillette blonde « trouvée » par la police grecque dans un camp de Rom. À partir de communiqués de police, notamment d'Interpol, les médias sont alertés au sujet d'enlèvements d'enfants commis par « les Roms » et s'interrogent, tabloïds britanniques en tête : qui est la fillette ? Dans la foulée, la police irlandaise s'introduit de force au domicile d'une famille rom de Dublin signalée par les voisins, et s'empare de deux enfants. Ils étaient blonds, leurs parents non. Rapidement, il s'avère que personne n'a été enlevé. La fillette grecque était bien rom, confiée par sa mère à des parents adoptifs, dans des conditions miséreuses. Les enfants irlandais étaient bien ceux de la famille à laquelle ils ont été arrachés[167]. Le ton médiatique change rapidement : le problème n'est plus le mythe des enlèvements mais les abus policiers et finalement, le racisme anti-rom lui-même. La famille irlandaise accède à un statut nouveau : celui de victimes exposées aux dérives policières et médiatiques[168].


« L'Ange blond »

Le 17 mai 2018, Le Soir informe : « Le corps d'une fillette de 2 ans découvert dans une camionnette de migrants interceptée par la police ». L'édition papier donne

une indication sur le cadrage de l'affaire : « Migration : une fillette décède après l'interception d'une camionnette ». Encore une triste affaire de migrants. La Dernière Heure s'exclame : « le bouclier était un bébé de 2 ans ! ». Son prénom Mawda, ne fait pas encore les titres, ni le fait que pour la première fois de l'histoire belge moderne, un policier ait abattu un enfant d'une balle en pleine tête. Le lendemain, la DH poursuit son récit en soulignant que « Les incidents avec les migrants se multiplient : des policiers surchargés et épuisés ». Les victimes sont les forces de l'ordre.


Mawda

Rapidement, pourtant, le ton change. Il faut bien admettre que le décès de Mawda est dû à l'intervention policière. D'abord à peine évoqués dans les premiers articles, les parents de Mawda accèdent au statut de victimes : ils gagnent un nom, un visage, la parole pour témoigner de leur drame et de leur peine. Leur avenir accède au statut d'information. L'affaire prend un tour politique, l'émotion citoyenne grandit et culmine dans la participation de centaines de personnes à l'enterrement. L'image de Mawda devient familière et l'icône de la critique de la brutalité de la politique belge à l'égard des migrant·es.

Pour que le destin de ces enfants et de leur famille suscite l'attention publique et soit arraché aux questions de criminalité et de surveillance des frontières, il aura fallu que le récit journalistique se détache de la perspective sécuritaire communiquée par leurs premiers informateurs que sont les services de police ou judiciaire. Il aura fallu que le récit s'éloigne du cadre prêt-à-penser qui édulcore et invisibilise la dynamique humaine telle qu'elle est vécue par ceux qui, comme les Roms ou les réfugiés, vivent à la marge de l'attention publique sinon comme problème à résoudre. L'émotion causée

par la mort de Mawda a été relayée par un mouvement citoyen et alimentée par un travail d'enquête qui a refusé de souscrire à la version policière[169]. Mais cela nécessite un choix éditorial : s'éloigner de la routine journalistique alimentée par les acteurs policiers, judiciaires et politiques traditionnels, écouter les concernés et les désigner pour ce qu'ils et elles sont : des personnes dignes de considération.





CE N'EST PAS L'INTENTION QUI COMPTE

Conclusion

Malgré les beaux discours sur l'égalité et la tolérance, notre société reste gangrenée par le racisme.

Malgré la volonté affichée de « se diversifier », les rédactions des grands médias d'information restent désespérément blanches. Tout comme les échelons supérieurs d'une majorité d'entreprises.

Malgré l'ouverture sur le monde que permettent les technologies contemporaines, notre regard sur ce qui anime des sociétés étrangères à la nôtre est partiel et partial.

Malgré notre obstination à proclamer qu'« on ne voit pas les couleurs, mais les êtres humains », les castings distribuent les rôles en fonction de stéréotypes réducteurs.

Où sont les têtes d'affiche présentant des héro·ïnes belges musulman·es, d'origine asiatique ou afro-descendant·e dans des rôles ignorant les clichés auxquels renvoie leur apparence ?

Les bonnes intentions ne suffisent pas pour enrayer le racisme, elles sont même parfois utilisées pour éviter une remise en question.

En septembre 2020, l'hebdomadaire Le Vif publiait un dossier spécial sur le racisme. Pour illustrer son sujet, le magazine exploitait en couverture la photo de personnalités publiques belges blanches dont la peau avait été foncée, accompagnée du titre « Et s'ils avaient été noirs ? ».

Le *blackface* (le fait de se grimer le visage en noir) est une réminiscence de l'histoire coloniale et esclavagiste. Cette pratique vise, avant tout, à moquer les personnes noires et à les déshumaniser. Comment un magazine qui déclare dans son dossier qu'« il y a un fond de racisme même involontaire et inconscient en Belgique, et [qu']il faut en avoir conscience pour le dépasser »[170] peut être aveugle au point de publier une telle couverture ? Comment peut-on, dans un dossier complet, déplorer le manque de visibilité des personnalités belges afro-descendantes, et en même temps y contribuer en n'affichant que des personnes blanches « photoshopées » en couverture ?

La réponse se trouve dans la composition même des salles de rédaction. **Le dernier baromètre de l'AJP (2019) recense 98,61 % de journaliste/photographe perçu comme « non issus de la diversité » dans la presse quotidienne**[171]. Nonante-huit pourcents !

Sur Twitter, de nombreux·es internautes ont signalé au Vif combien leur couverture était problématique. La réponse apportée par l'hebdomadaire illustre la difficile prise de conscience que le problème dépasse une question de sensibilité : « L'image a pu être ressentie comme blessante par certains, alors que jamais notre intention n'a été de blesser, bien au contraire. Si c'est le cas, nous nous en excusons. »

Comment notre presse peut-elle se targuer de représenter le monde et notre société quand elle ne le voit que sous la perspective d'une seule partie de cette société ?

Il est aujourd'hui central d'écouter les populations qui vivent le racisme, et de considérer l'importance de leurs histoires et de leurs ressentis. C'est en les incluant dans la construction des messages médiatiques produits chaque jour que de nouvelles narrations émergeront.

La dénonciation du racisme doit prendre une tournure plus systémique : repenser les pratiques journalistiques, mais aussi le concept d'« objectivité », trop souvent synonyme de « blanchité ». Il s'agit de remettre en question sa position et ses privilèges.

Au niveau individuel, chaque citoyen·ne a une capacité d'action, et peut dénoncer les traitements médiatiques qui invisibilisent ou caricaturent certaines catégories de population. Sur les réseaux sociaux, citoyens et citoyennes fédéré·es par une envie de changement, peuvent confronter les médias, et les encourager à œuvrer, par leurs productions, à plus d'égalité dans nos démocraties. Les rédactions et les entreprises médiatiques ont le devoir d'être à l'écoute de cette société, dont ils relatent l'actualité.


Derrick Johnson

En mai 2020, l'animateur de *The Tonight Show* (un talk-show américain très populaire) s'excuse après qu'une vidéo de lui, 20 ans plus tôt, ait fait le *buzz* sur Twitter. Cette vidéo le montre en train de parodier l'acteur Chris Rock, le visage maquillé en noir, un *blackface*. Les internautes s'indignent. Plutôt que de nier le problème, la vedette du petit écran décide de présenter ses excuses publiquement, mais surtout, il décide d'aborder le problème frontalement. Il met en place une émission entière sur la question, invitant des personnes concernées et expertes comme Derrick Johnson, le président de la NAAC (National Association for the Advancement of Colored People), le présentateur de CNN Don Lemon, et la militante antiracisme Jane Elliott[172].

Cette façon de s'excuser publiquement et de s'effacer pour mettre en avant les personnes concernées est rare dans les médias francophones belges.

Face au manque d'écoute et de dialogue, plusieurs communautés racisées et minorisées ont décidé de prendre les devants pour valoriser leurs histoires. Il y a plus de 40 ans, la communauté maghrébine se dotait de sa propre radio (Arabel[173]). Plus récemment, La Diaspora Chuchote[174] s'affirmait comme magazine d'actualité afrobelge. Si ce qu'on appelle les « médias communautaires » existent et offrent d'autres discours, n'est-ce pas justement parce que ces communautés sont exclues des rédactions de médias de masse, et n'appartiennent pas non plus à leur « cœur de cible » ?

En février 2020, plus de 5 000 personnes rendaient hommage au prédicateur Rachid Haddach, décédé. La mort de cette figure importante pour la communauté musulmane de Bruxelles ne sera signalée dans presque aucun « grand média d'information » avant ce rassemblement. La rédactrice en chef adjointe de BX1, Stéphanie Meyer, admet que personne dans sa rédaction n'a relevé l'importance de l'information – à part un stagiaire qui connaissait l'homme[175]. Elle reconnaît que la rédaction de BX1 est « trop uniforme », malgré sa volonté d'engager des personnes issues de la diversité.

Au niveau des entreprises médiatiques, il y a donc un véritable enjeu à mettre en place des plans d'action pour embaucher des profils plus diversifiés, mais surtout pour permettre aux personnes racisées de travailler sereinement sans subir de discriminations ou d'oppressions. Les rédactions ne sont pas condamnées à rester masculines et blanches. Pour cela, former le personnel, mettre en place des procédures, désigner des personnes de confiance et sanctionner en cas de problème est un premier pas vers un environnement de travail plus sûr.

Lancée fin 2020, l'association Media and Diversity in Action (M&DiA) s'engage au nom des travailleur·euses des médias belges issu·es de groupes minorisés. Ses objectifs sont notamment de renforcer l'inclusion, la représentativité et la visibilité des personnes minorisées dans les médias belges.

Le média d'investigation Médor a, lui, récemment lancé une « bourse inclusion[176] ». Elle propose un soutien financier et un accompagnement éditorial à des enquêtes menées par des populations qui ont trop peu la parole dans nos médias. La présence renforcée de la diversité dans les rédactions offrirait au public de nouveaux regards, une « autre » vigilance pour que le racisme culturel ne s'affiche plus en Une.

Déconstruire les stéréotypes dégradants exploités dans nos fictions et notre folklore, mais surtout identifier et combattre les structures qui perpétuent le racisme dans notre société, sont des étapes à franchir pour plus d'égalité et de justice.

Ce travail ne se fera pas sans résistance : **déconstruire ce qu'on a intégré comme « normal », mais surtout renverser un système de domination où celles et ceux qui possèdent des privilèges s'y accrochent nécessite du courage et de la détermination.**

Pourtant, ce travail permettra aussi d'ouvrir de nouveaux horizons : Quelles histoires n'ont pas encore été racontées dans nos médias si blancs et si masculins ? Quels sont les angles morts ? Quels rôles pouvons-nous inventer ensemble pour avancer vers une société plus juste et sans domination raciale ?





GLOSSAIRE

***Blackface* :** Pour un·e comédien·ne blanc·he, principe de se grimer en Noir afin d'incarner une caricature stéréotypée de personne noire. (voir page 139)

Catégorisation : Elle réduit un individu à un stéréotype et suppose que ses comportements sont communs à l'ensemble des membres d'un groupe auquel il ou elle appartiendrait. (voir page 16)

Charge raciale : Ce concept renvoie à la « tâche épuisante d'expliquer, de traduire, de rendre intelligibles les situations violentes, discriminantes ou racistes » (Maboula Soumahoro). (voir page 39)

Cliché : Il désigne « *une plaque portant en relief la reproduction d'une page de composition d'une image et permettant le tirage de nombreux exemplaires* » (Ruth Amossy). Par extension, son utilisation relève du poncif, du lieu commun, de la banalité (Larousse). (voir pages 63 et 110)

***Colorblind* :** Principe d'invisibilisation des distinctions ethniques ou raciales afin de lutter contre le racisme (Patrick Simon, Atac). Cette conception de l'antiracisme est remise en question, en regard des discriminations effectives subies par les populations racisées. (voir page 87)

Différenciation : Elle se concentre sur une différence, définie arbitrairement (la culture, la religion, la couleur de peau…). Cette différence se transforme en une marque que porte la personne racisée (stigmate) et qui devient un facteur d'infamie ou d'infériorité. (voir page 16)

Cadrage médiatique, cadres narratifs : Le concept de cadre (*framing* en anglais) désigne le fait que lorsqu'on aborde un sujet dans un article ou un reportage en le liant à une certaine problématique ou à un certain thème oriente la manière dont il sera lui-même perçu et problématisé. Par exemple, parler systématiquement des Roms ou des migrants dans des rubriques liées à des affaires de police, ou ne parler de pays Africains qu'au sujet de guerres ou de fa-

mines, peut créer l'impression que ces populations ou régions n'existent qu'au travers de ces problèmes. (voir page 125)

Essentialisation : Principe qui consiste à considérer les caractéristiques attribuées à un groupe de personnes comme innées et immuables. (voir page 17)

Hiérarchisation : Elle postule que les caractéristiques que le locuteur est supposé avoir sont fondamentalement supérieures, tandis que celles accolées au groupe racisé seraient anormales, arriérées, inférieures. (voir page 18)

Intersectionnalité : Concept visant « au départ à aborder le fait que les expériences et les luttes des femmes de couleur tombaient systématiquement dans les failles des discours féministes et antiracistes ». Aujourd'hui, ce concept met en avant les intersections entre les discriminations spécifiques que peuvent subir les personnes du fait de leur « identité intersectionnelle », en tant que femme et victime de racisme mais aussi en tant que personne LGBTQIA+, porteuse de handicap ou issue de classe socio-économique défavorisée. (Kimberlé Williams Crenshaw) (voir page 18)

Mort-Kilomètre : Cette expression désigne une règle implicite du journalisme qui voudrait que la proximité, géographique ou sentimentale, entre un événement et le public auprès duquel il est relayé détermine l'importance qu'on lui accorde et la manière de l'aborder. (voir page 104)

Préjugé : Il se définit comme des attitudes négatives adoptées à l'encontre de certains individus en raison de leur appartenance à un groupe spécifique (Julie Terache). (voir pages 19, 21, 34, 112 et 115)

Profilage ethnique : « *Utilisation par la police, sans justification objective et raisonnable, de motifs tels que la race, la couleur, la langue, la religion, la nationalité ou l'origine nationale ou ethnique dans des activités de contrôle, de surveillance ou d'investigation* » (Commission européenne contre le Racisme et l'Intolérance). (voir pages 32 et 47)

Racialisation : Processus politique, social et mental qui consiste à présenter un groupe de personnes comme fondamentalement différentes (en regard d'une norme arbitraire), au point de les considérer comme pas tout à fait humaines. (voir page 15)

Racisé·e : Personne qui appartient, de manière réelle ou supposée, à un des groupes ayant subi un processus de racisation (Alexandra Pierre). (voir page 12)

Racisme systémique : Construction psychologique, sociale, et politique qui s'inscrit dans un système et dans des rapports de pouvoir où s'opère une hiérarchisation entre plusieurs groupes d'individus. (voir page 15)

Racisme anti-blanc : Notion invalide dans nos sociétés, puisque le racisme ne se limite pas à une série d'actes isolés : il s'inscrit dans une histoire de domination et dans des structures de pouvoir. (voir page 22)

Riz test : Test imaginé par le comédien Riz Ahmed, adressant une série de questions à un film ou un programme pour évaluer la place offerte aux personnages musulmans. (voir page 80)

Sécuritisation : cette notion de science politique désigne les opérations de discours qui consistent à associer un sujet à un risque pour justifier à son égard des politiques sécuritaires. (voir page 125)

Stéréotype : Représentation qui assemble des caractéristiques attribuées à « *tous les membres d'un groupe donné, sans considération envers les variations qui doivent exister entre les membres de ce groupe* » (Badam, Birdbaum et Benne). (voir page 63)

***Whitewashing* :** Choix d'acteur·rices blanc·hes pour interpréter des personnages non-caucasiens dans un film. (voir page 87)

RÉFÉRENCES

1. *Le taux d'emploi des personnes d'origine étrangère s'améliore mais reste à la traîne*, UNIA, mars 2020, https://www.unia.be/fr/articles/le-taux-demploi-des-personnes-dorigine-etrangere-sameliore-mais-reste-a-la-traine
2. Claire Chaudière, *Discrimination à l'embauche : les résultats de la campagne de testing passée sous silence par le gouvernement*, Paris, France Inter, 8 janvier 2020. https://www.franceinter.fr/economie/discrimination-a-l-embauche-les-resultats-de-la-campagne-de-testing-passee-sous-silence-par-le-gouvernement
3. Bernard De Vos : « *Très vite, les préjugés racistes apparaissent chez les petits enfants, entre 2 et 4 ans* », RTBFinfo, 3 août 2020, https://www.rtbf.be/info/societe/detail_beranrd-devos-tres-vite-les-prejuges-racistes-apparaissent-chez-les-petits-enfants-entre-2-et-4-ans?id=10554090
4. *Les candidats d'origine marocaine discriminés sur le marché du logement locatif en Wallonie*, 7sur7, 6 novembre 2011. https://www.7sur7.be/belgique/les-candidats-d-origine-marocaine-discrimines-sur-le-marche-du-logement-locatif-en-wallonie~a971b2c8/?referrer=https%3A%2F%2Fsearch.lilo.org%2Fresults.php%3Fq%3Ddiscrimination%2Bau%2Blogement%2Bwallonie
5. *Plainte d'une eurodéputée pour violences policières racistes : un PV a été dressé pour outrage*, BX1, 17 juin 2020, https://bx1.be/news/une-eurodeputee-depose-plainte-pour-brutalite-policiere-alors-quelle-filmait-une-intervention/
6. *Une banderole contre les violences policières sur le palais de justice de Bruxelles*, RTL info, 31 mai 2020, https://www.rtl.be/info/belgique/faits-divers/une-banderole-contre-les-violences-policieres-sur-le-palais-de-justice-de-bruxelles-1221849.aspx
7. Alexandra Pierre, *Personne racisée ou racialisée*, Revue Droits et libertés, Vol. 35, numéro 2, automne 2016, https://liguedesdroits.ca/lexique/personne-racisee-ou-racialisee/
8. Alexandra Pierre, *Personne racisée ou racialisée*, Ibidem
9. *Critères de discrimination : Racisme*, Unia, https://www.unia.be/fr/criteres-de-discrimination/racisme
10. *Cécile Djunga, présentatrice météo de la RTBF, réagit avec émotion à des propos racistes*, RTBF info, 5 septembre 2018, https://www.rtbf.be/info/medias/detail_cecile-djunga-miss-meteo-de-la-rtbf-reagit-avec-emotion-a-des-propos-racistes?id=10011757
11. Robert Miles, cité par Sirma Bilget et Mathieu Forcier dans *La racialisation*, 1er mars 2017, Ligues des droits et libertés, Montréal, https://liguedesdroits.ca/la-racialisation/
12. Sirma Bilget et Mathieu Forcier dans *La racialisation*, 1er mars 2017, Ligues des droits et libertés, Montréal, https://liguedesdroits.ca/la-racialisation/

13. Op. cit., Sirma Bilget et Mathieu Forcier, 2017
14. Anne-Claire Orban, Nicolas Bossut, Nicolas Rousseau, *Quand le racisme se fonde sur la culture*, Bepax, 12 décembre 2016, https://www.bepax.org/publications/quand-le-racisme-se-fonde-sur-la-culture.html
15. Pierre Tevanian, *La mécanique raciste*, Éditions La Découverte, Paris, 2017, p. 16
16. Ibidem
17. *7sur7*, *De Crem sur les émeutes : « Des jeunes qui ne peuvent pas fonctionner selon nos normes et valeurs »*, 12 avril 2020, https://www.7sur7.be/belgique/de-crem-sur-les-emeutes-des-jeunes-qui-ne-peuvent-pas-fonctionner-selon-nos-normes-et-valeurs~ae0bfafb/
18. Ibidem
19. Amandine Gay, interviewée par Cécile Goffard, *Ouvrir la voix : histoire d'une lutte pour se faire entendre*, *À Films Ouverts*, mars 2018, https://www.afilmsouverts.be/Ouvrir-la-voix-histoire-d-une-lutte-pour-se-faire-entendre.html
20. Op. cit., Sirma Bilget et Mathieu Forcier, 2017
21. Nicolas Rousseau interviewé par Elodie Blogie, *Le racisme anti-blancs, élément central de l'idéologie d'extrême droite*, Le Soir, 21 juillet 2019, https://plus.lesoir.be/232178/article/2019-06-21/le-racisme-anti-blancs-element-central-de-lideologie-dextreme-droite#_ga=2.36341792.1607091588.1561372601-756603752.1559550570
22. Ibidem
23. Rokhaya Diallo, *Pourquoi le racisme anti-Blancs n'existe pas*, Regards, 27 septembre 2018, http://www.regards.fr/politique/societe/article/pourquoi-le-racisme-anti-blancs-n-existe-pas
24. Fanny Marlier, *Pourquoi il faut en finir avec l'expression « racisme anti-Blancs »*, Les Inrocks, 9 septembre 2019, https://www.lesinrocks.com/2019/09/09/actualite/societe/pourquoi-il-faut-en-finir-avec-lexpression-racisme-anti-blancs/
25. AníbalQuijano, *« Race » et colonialité du pouvoir*, Mouvements, 2007/3 (n° 51), p. 111-118, https://www.cairn.info/revue-mouvements-2007-3-page-111.htm
26. Hélène Combis, *Le concept de « race » peut-il s'appliquer à l'espèce humaine ?*, France Culture, 19 octobre 2016, https://www.franceculture.fr/sciences/le-concept-de-race-peut-il-sappliquer-lespece-humaine
27. Magali Bessonne citée par Hélène Combis, *Le concept de « race » peut-il s'appliquer à l'espèce humaine ?*, FranceCulture, 19 octobre 2016, https://www.franceculture.fr/sciences/le-concept-de-race-peut-il-sappliquer-lespece-humaine

28. Rédaction du magazine Solidaire, *Incidents à la Côte : le problème de fond n'est pas celui qu'on veut nous faire croire*, Solidaire 31 août 2020, https://www.solidaire.org/articles/incidents-la-cote-le-probleme-de-fond-n-est-pas-celui-qu-veut-nous-faire-croire
29. Carte blanche du MRAX et autres associations, *Non au délit de faciès : ni à Blankenberge, ni ailleurs*, La Libre, 19 août 2020, https://www.lalibre.be/debats/opinions/non-au-delit-de-facies-ni-a-blankenberge-ni-ailleurs-5f3cea9a9978e2322f13cde6
30. *Les syndicats policiers veulent agir contre la « racaille bruxelloise », à la Côte et ailleurs*, La Libre, 11 août 2020, https://www.lalibre.be/belgique/societe/a-la-cote-les-syndicats-policiers-veulent-la-meme-approche-qu-en-festival-5f3264439978e2322f0bd18c
31. *Nouvelle bagarre évitée à Blankenberge: quatre supporters de Bruges arrêtés*, 7sur7, 15 août 2020, https://www.7sur7.be/belgique/nouvelle-bagarre-evitee-a-blankenberge-quatre-supporters-de-bruges-arretes~a8d07067/
32. Carte blanche du MRAX et autres associations, *Non au délit de faciès : ni à Blankenberge, ni ailleurs*, La Libre, 19 août 2020, https://www.lalibre.be/debats/opinions/non-au-delit-de-facies-ni-a-blankenberge-ni-ailleurs-5f3cea9a9978e2322f13cde6
33. Rédaction du magazine Solidaire, *Incidents à la Côte : le problème de fond n'est pas celui qu'on veut nous faire croire*, Solidaire 31 août 2020, https://www.solidaire.org/articles/incidents-la-cote-le-probleme-de-fond-n-est-pas-celui-qu-veut-nous-faire-croire
34. *Coronavirus : les règles sont-elles bien comprises par tous ?*, L'écho, 12 octobre 2020, https://www.lecho.be/dossiers/coronavirus/coronavirus-les-regles-sont-elles-bien-comprises-par-tous/10256971.html
35. Ibidem
36. « *Un nombre anormalement élevé de patients d'origine africaine* », La Capitale, 31 mars 2020, https://lacapitale.sudinfo.be/541021/article/2020-03-31/un-nombre-anormalement-eleve-de-patients-dorigine-africaine
37. « *Nos mosquées sont aux mains des salafistes* », 7sur7, 22 mars 2017, https://www.7sur7.be/home/nos-mosquees-sont-aux-mains-des-salafistes~af50bbb6/
38. *Collectif Mémoire Coloniale et Lutte contre les Discriminations et autres associations, 2020, Carte blanche « Stop aux préjugés et stéréotypes anti-noirs à liège » réponse de la communauté africaine de belgique à M. Willy Demeyer, bourgmestre socialiste de la ville de liège, au sujet de sa lettre aux liégeois d'origine subsaharienne*, Mémoire Coloniale, 9 avril, https://www.memoirecoloniale.be/blog/carte-blanche-stop-aux-prejuges-et-stereotypes-anti-noirs-a-liege-reponse-de-la-communaute-africaine-de-belgique-a-m-willy-demeyer-bourgmestre-socialiste-de-la-ville-de-liege-au-su

39. *Recommandation pour l'information relative aux personnes étrangères ou d'origine étrangère et aux thèmes assimilés*, Conseil de déontologie journalistique, septembre 2016, Bruxelles, http://lecdj.be/telechargements/carnet-9-Recomm-personnes-etrangeres-avec-lexique-PQ-2.pdf
40. David R. Williams, *Comment le racisme nous rend malade*, TEDMED 2016, https://www.ted.com/talks/david_r_williams_how_racism_makes_us_sick/transcript?goback=.gde_1830899_member_277410621&language=fr#t-138778
41. Betel Mabille, *Racisme et santé : Quels liens ? Quels impacts ?*, août 2018, https://www.bepax.org/files/files/2018-analyse-racisme-et-sante.pdf
42. David R. Williams, 2016, Ibidem
43. Betel Mabille, août 2018, Ibidem
44. Maboula Soumahoro est maîtresse de conférences à l'université de Tours et militante antiraciste et afroféministe
45. Maboula Soumahoro interviewée par Séverine Kodjo-Grandveaux, Livre : *Maboula Soumahoro explore la « charge raciale »*, Le Monde, 2 février 2020
46. Amandine Gay, interviewée par Cécile Goffard, *Ouvrir la voix : histoire d'une lutte pour se faire entendre*, *À Films Ouverts*, mars 2018, https://www.afilmsouverts.be/Ouvrir-la-voix-histoire-d-une-lutte-pour-se-faire-entendre.html
47. Émilie Tôn, *Belgique: « Nous demandons justice pour mon fils, poignardé sans raison »*, L'Express, 15 février 2017, https://www.lexpress.fr/actualite/societe/belgique-nous-demandons-justice-pour-mon-fils-poignarde-sans-raison_1879097.html
48. Ibidem
49. D. Ha., *Agression d'un mineur dans un bus De Lijn en Flandre: « Maman, viens à l'arrêt de bus... Le chauffeur m'a pointé »*, La DH, 3 février 2017, https://www.dhnet.be/actu/faits/agression-d-un-mineur-dans-un-bus-de-lijn-en-flandre-maman-viens-a-l-arret-de-bus-le-chauffeur-m-a-pointe-58939bb2cd70ff671df39c8f
50. Pilgrim, D. (2015). *Understanding Jim Crow: Using racist memorabilia to teach tolerance and promote social justice*. Oakland, CA: Ferris State University and PM Press, p. 121
51. Clara Robert-Motta, *Entre clichés et invisibilité, les femmes noires toujours mal représentées dans les médias*, Les Inrocks, 19 avril 2019, https://www.lesinrocks.com/2019/04/19/actualite/actualite/entre-cliches-et-invisibilite-les-femmes-noires-toujours-mal-representees-dans-les-medias/
52. Scarlotta Harlott, *Vos préférences sexuelles sentent-elles bon le racisme ?*, Je suis féministe, 19 septembre 2018, https://jesuisfeministe.com/2018/09/19/vos-preferences-sexuelles-sentent-elles-bon-le-racisme/

53. Ritu Prasad, *Serena Williams and the trope of the "angry black woman"*, BBC, 11 septembre 2018, https://www.bbc.com/news/world-us-canada-45476500

54. La rédaction de la DH, *Molenbeek : Abdel, traité de macaque par un chauffeur De Lijn*, La DH, 18 septembre 2020, https://www.dhnet.be/regions/bruxelles/bruxelles-mobilite/molenbeek-abdel-traite-de-macaque-par-un-chauffeur-de-lijn-5f644d707b50a677fb9ab537

55. Vivacité, *Laurent de Ohey : « Peu importe d'où vous venez, la police ne fait pas d'amalgame, son job est de vous aider ! »*, RTBF Vivacité,18 septembre 2020, https://www.rtbf.be/vivacite/emissions/detail_c-est-vous-qui-le-dites/accueil/article_laurent-de-ohey-peu-importe-d-ou-vous-venez-la-police-ne-fait-pas-d-amalgame-son-job-est-de-vous-aider?id=10587231&programId=25

56. Patrick Charlier, *Protéger nos libertés et garantir notre sécurité*, 7 décembre 2015, La Libre, https://www.lalibre.be/debats/opinions/proteger-nos-libertes-et-garantir-notre-securite-5665a7da35708494c9581fef

57. Commision européenne contre le racisme et l'intolérance, *Recommandation de politique générale n° 11 De l'ECRI sur la lutte contre le racisme et la discrimination raciale dans les activités de la police*, Conseil de l'Europe, Strasbourg, 4 octobre 2007, https://rm.coe.int/recommandation-de-politique-generale-n-11-de-l-ecri-sur-la-lutte-contr/16808b5ae0

58. Lorraine Kihl, *Des contrôles de police discriminatoires ? Un profilage ethnique difficilement objectivable*, Le Soir, 15/06/2020, https://plus.lesoir.be/307410/article/2020-06-15/des-controles-de-police-discriminatoires-un-profilage-ethnique-difficilement

59. Mathieu Beys, *Après les baffes, l'État belge mérite un bon coup de pied au c...*, La Chronique de la ligue des droits de l'homme asbl, n° 180, juillet-août-septembre 2017, p. 5, http://www.liguedh.be/wp-content/uploads/2017/12/Chronique_LDH_180_rapports-de-police.pdf

60. L'express, *Le quotidien Bild s'attaque aux racistes en publiant leurs commentaires haineux*, 20/10/2015. https://www.lexpress.fr/actualite/medias/le-quotidien-bild-s-attaque-aux-racistes-en-publiant-leurs-commentaires-haineux_1727589.html

61. Eve Taraborrelli, *Nord Littoral publie le nom des racistes qui commentent sur Facebook*, 09/11/2015. https://www.lexpress.fr/actualite/medias/nord-littoral-publie-le-nom-des-racistes-qui-commentent-sur-facebook_1734180.html

62. Julien Pouyet, *Souhaiter la mort de quelqu'un sur Facebook, c'est toujours possible...*, 07/11/2020. https://www.nordlittoral.fr/99165/article/2020-11-07/souhaiter-la-mort-de-quelqu-un-sur-facebook-c-est-toujours-possible

63. J.F.Dt, *La Une de Sudpresse sur les migrants interpelle le ministre des médias*, 10/03/2016. http://www.ajp.be/la-une-de-sudpresse-sur-les-migrants-interpelle-le-ministre-des-medias/

64. Conseil de Déontologie Journalistique, *Avis – Plainte 16-12,* 12/10/2016. https://www.lecdj.be/wp-content/uploads/CDJ-16-12-divers-c-SudPresse-invasion-avis-octobre-2016.pdf

65. Le Soir, *Affaire Chovanec : « Il est inconcevable que je n'ai pas été mis au courant de son décès »*, réagit Theo Francken, Le Soir, 23 août 2020, https://plus.lesoir.be/320572/article/2020-08-23/affaire-chovanec-il-est-inconcevable-que-je-nai-pas-ete-mis-au-courant-de-son

66. Nicolas Marion, *Bavures, violences policières ou ordre policier ?*, ARC – Action et Recherche Culturelles, 2020, https://arc-culture.be/wp-content/uploads/2020/08/Analyse6_ARC_2020_violence-polici%C3%A8re_ok.pdf

67. Nicolas Framont, *« Ceci n'est pas un meurtre » : mal nommer la violence, c'est contribuer à l'ordre raciste*, Frustration, 2 juin 2020, https://www.frustrationmagazine.fr/ceci-nest-pas-un-meurtre-mal-nommer-la-violence-cest-contribuer-a-lordre-raciste/?fbclid=IwAR0ZcME08AEnhvab7ux3HsnIvEZyF8hHFbPeQaji538VoNHN50dqpUcwrEA

68. Café Congo, *Plainte en réaction à l'annonce du décès d'« un noir »*, Café Congo, 29 mai 2020, https://www.facebook.com/cafecongo.be/posts/2937256633059118

69. Rokhaya Diallo, *Violences policières, le poids des images*, Kiffe Ta Race animé par Rokhaya Diallo et Programme B animé par Thomas Rozec, Binge Audio, https://www.binge.audio/podcast/kiffetarace/violences-policieres-le-poids-des-images-2

70. Nicolas Marion, *Bavures, violences policières ou ordre policier ?*, ARC - Action et Recherche Culturelles, 2020, https://arc-culture.be/wp-content/uploads/2020/08/Analyse6_ARC_2020_violence-polici%C3%A8re_ok.pdf

71. James Baldwin, *Le diable trouve à faire*, Paris, Capricci, 2018, p. 38.

72. Badam, Birdbaum et Benne, 1973 : 75, cité par Ruth Amossy, *La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine.* In: Littérature, n° 73, 1989. Mutations d'images. pp. 29-46.

73. Ruth Amossy, *La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine.* In: Littérature, n° 73, 1989. Mutations d'images. p. 32.

74. Si le stéréotype est une construction de la pensée, le préjugé, lui, « concerne la réponse affective à ces croyances. (...) Les préjugés sont définis comme des attitudes négatives adoptées à l'encontre de certains individus en raison de leur appartenance à un groupe spécifique » (Julie Terache, *Quand on croit savoir*, Bruxelles, CBAI, Imag n° 350, janvier 2020). On garde donc le stéréotype pour soi, et on tourne le préjugé vers les autres.

75. LCI, *« Ensauvagement » : quelle est l'histoire de ce terme utilisé à tout-va par Darmanin et l'extrême droite ?*, Paris, LCI, 28 août 2020. Récupéré sur https://www.lci.fr/politique/ensauvagement-quelle-est-l-histoire-de-ce-terme-utilise-a-tout-va-par-darmanin-et-l-extreme-droite-2163010.html

76. LCI, *Gérald Darmanin veut « stopper l'ensauvagement d'une certaine partie de la société »*, Paris, LCI, 25 juil. 2020. Récupéré sur https://www.lci.fr/politique/gerald-darmanin-jean-castex-veut-stopper-l-ensauvagement-d-une-certaine-partie-de-la-societe-2160144.html
77. LCI, *« Ensauvagement » : quelle est l'histoire de ce terme utilisé à tout-va par Darmanin et l'extrême droite ?*, Paris, LCI, 28 août 2020. Récupéré sur https://www.lci.fr/politique/ensauvagement-quelle-est-l-histoire-de-ce-terme-utilise-a-tout-va-par-darmanin-et-l-extreme-droite-2163010.html
78. William Audureau, *L'« ensauvagement », un mot à l'histoire sinueuse, surtout utilisé par l'extrême droite*, Paris, Le Monde, 3 septembre 2020. Récupéré sur https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/09/03/l-ensauvagement-un-mot-a-l-histoire-sinueuse-surtout-utilise-par-l-extreme-droite_6050851_4355770.html
79. Daniel Bonvoisin, Yves Collard, Martin Culot, Brieuc Guffens, *La critique de l'information en cinq approches*. Les dossiers de l'éducation aux médias, Média Animation, Bruxelles, 2020, p. 29.
80. https://www.youtube.com/watch?v=UM71PcpyPdw&t=3s
81. Izi News posait, en janvier 2020, une réflexion critique de la mécanique de cette campagne : https://www.youtube.com/watch?v=8W4RA-Vbm_Y
82. Quartier de Bruxelles rassemblant de nombreux membres de la diaspora congolaise.
83. Dubus, *Élections démocratiques au Congo*, publié dans le journal La Libre, 10 janvier 2019, https://www.facebook.com/lalibre.be/photos/a.10157764979904625/10157781876224625/?type=3&theater
84. Alain Policar, Dominique Sopo, Jean-Yves Pranchère, Isabelle Kersimon, Georges Salines, *Au carnaval d'Alost, l'antisémitisme en fête*, Paris, Libération : 2020. Récupéré sur https://www.liberation.fr/debats/2020/02/25/au-carnaval-d-alost-l-antisemitisme-en-fete_1779541
85. Julie Huon, *Mourade Zeguendi, l'anti-terroriste*, Bruxelles, Le Soir, 28/04/2017. https://plus.lesoir.be/91788/article/2017-04-28/mourade-zeguendi-lanti-terroriste
86. Blanche Gardin, *Les réfugiés climatiques*. https://www.youtube.com/watch?v=4wxWv241V3g&feature=youtu.be
87. Le Vif, *La presse qualifie plus souvent de « terroristes » les musulmans commettant des attentats*, Bruxelles, Le Vif, 17/05/18. https://www.levif.be/actualite/belgique/la-presse-qualifie-plus-souvent-de-terroristes-les-musulmans-commettant-des-attentats/article-belga-840929.html

88. Nina Cottam, Brieuc Guffens, *La radicalisation au cinéma : quels regards sur l'Islam ?* Bruxelles, Média Animation : 2020. Récupéré sur https://media-animation.be/La-radicalisation-au-cinema-quels-regards-sur-l-Islam.html

89. Brut, *Riz test : le test pour mesurer la représentation des musulmans dans les fictions*, 2019. Récupéré sur https://www.facebook.com/watch/?v=376127856274058

90. Les chiffres repris ici datent de 2016.

91. James Rainey, Tim Gray, *Diversity in Hollywood: Failure of Inclusion Plagues the Entire Industry*, Variety, 2016. Récupéré sur https://variety.com/2016/film/news/hollywood-diversity-oscars-entertainment-1201688382/

92. Racquel Gates, *The Problem With "Anti-Racist" Movie Lists*, the New-York Times, 2020, récupéré sur https://www.nytimes.com/2020/07/17/opinion/sunday/black-film-movies-racism.html

93. « Les scénaristes, producteurs, réalisateurs sont encore majoritairement des hommes blancs, ainsi seulement 6 % des 700 films les plus performants produits à Hollywood entre 2007 et 2014 ont été produits par des hommes et des femmes de couleur ». Cécile Goffard, *Le « whitewashing » au cinéma*, Bruxelles, Média Animation, 2016.

94. Adrienne Boutang, in Fernando Ganzo et alii, *Black Light – Pour une histoire du cinéma noir*, Paris, Caprici, 2020, p. 17.

95. Adrienne Boutang, in Fernando Ganzo et alii, *Black Light – Pour une histoire du cinéma noir*, Paris, Caprici, 2020, p. 21.

96. Philippe Manche, *Nabil Ben Yadir, le grand frère*, Bruxelles, Le Soir, 12/11/2015. https://plus.lesoir.be/13151/article/2015-11-12/nabil-ben-yadir-le-grand-frere

97. JLD, *« Intouchables » : Pour ces militantes, les polémiques américaines auraient aussi dû avoir lieu en France*. Paris, La Croix, 2019. Récupéré sur https://www.20minutes.fr/arts-stars/cinema/2424135-20190115-intouchables-militantes-polemiques-americaines-aussi-avoir-lieu-france

98. Op. cit.

99. Cécile Goffard, *Le « whitewashing » au cinéma*, Bruxelles, Média Animation, 2016.

100. Idem

101. Ce flic ultraviolent et cynique, incarné par Clint Eastwood dans 5 épisodes successifs, a été critiqué pour la figure policière raciste qu'il incarne.

102. Geneviève Kaninda et Fontaine Atchikiti, *Réédition de « Tintin au Congo » : en finir avec le racisme institutionnalisé et rampant*, Bruxelles, CMCLD, Communiqué de presse, 10/01/2019.

103. Les Inrockuptibles, *La marque Dove s'excuse après avoir diffusé une pub raciste*, Paris, Les Inrockuptibles, 2017. Récupéré sur https://www.lesinrocks.com/2017/10/news/la-marque-dove-sexcuse-apres-le-tolle-dune-pub-jugee-raciste/

104. Fary parle de la polémique H&M et du racisme : https://www.youtube.com/watch?time_continue=193&v=A92zmJdY33U&feature=emb_title

105. Camille Moreau, *La nouvelle campagne de L'Oréal met l'accent sur la diversité*, Paris, L'Express Dix, 10/01/2017.

106. Daniel Bonvoisin, Cécile Goffard, *La comédie et la diversité : le double tranchant de l'humour*, Bruxelles, Média Animation, 2017. Récupéré sur https://media-animation.be/La-comedie-et-la-diversite-le-double-tranchant-de-l-humour.html

107. https://www.youtube.com/watch?v=zDlLKmvcqhQ

108. François Zaleski, *Rétro : Le jour où Nafissatou Thiam est devenue Nafi*, Bruxelles, Rtbf, 20 mars 2020.

109. Sport Magazine, *Tchité proche des Diables Rouges ? « On verra quand il sera Belge »*, pour Wilmots, Bruxelles, Sport Foot Magazine, 13/08/12. https://sportmagazine.levif.be/sport/foot-national/tchite-proche-des-diables-rouges-on-verra-quand-il-sera-belge-pour-wilmots/article-normal-248141.html

110. Libération, *Racisme : ces politiques qui dérapent*, Paris, Libération, 14 novembre 2013. Récupéré sur https://www.liberation.fr/societe/2013/11/14/racisme-sept-ans-de-derapages-politiques_946952

111. Anne-Sophie Casteels et Daniel Bonvoisin, *L'humour : arme privilégiée ou exclusive des artistes de la diversité ?*, Bruxelles, Média Animation, 08/09/2017.

112. *La population belge est fortement divisée au sujet du passé colonial*, La Libre/Belge, 8 juillet 2020, https://www.lalibre.be/belgique/societe/la-population-belge-est-fortement-divisee-au-sujet-du-passe-colonial-5f060e457b50a66f8e149ed2

113. Marie Frankinet, *Sur RTL, des touristes aux vacances « gâchées » par des corps de migrants*, RTL, 16 juillet 12019, https://www.moustique.be/24209/sur-rtl-des-touristes-aux-vacances-gachees-par-des-corps-de-migrants

114. Robin Cornet, *La loi du mort-kilomètre*, 7 avril 2015, RTBF, https://www.rtbf.be/info/dossier/chroniques/detail_la-loi-du-mort-kilometre-la-chronique-de-robin-cornet-robin-cornet?id=8950373

115. *Barcelone: « Pas d'indication d'autres Belges présents dans les hôpitaux »*, selon Didier Reynders, 18 août 2017, RTBF, https://www.rtbf.be/info/belgique/detail_attentat-de-barcelone-pas-d-indication-d-autres-belges-presents-dans-les-hopitaux-selon-didier-reynders?id=9685845

116. Christophe Vogler, *Le guide du scénariste*, Dixit Éditions, Paris, 2014, p. 58. Christophe Vogler, comme Robert McKee ou John Truby fait partie des théoriciens influents de l'écriture scénaristique, surnommés « script gurus » dans le monde du cinéma. Leurs « recettes » scénaristiques sont étudiées dans les écoles de cinéma et parfois suivies à la lettre par les scénaristes et les producteurs.

117. Le Figaro, *Écœuré par des réactions racistes, Idris Elba ne veut plus camper James Bond*, Paris, Le Figaro, 01/07/2019. https://www.lefigaro.fr/cinema/ecoeure-par-des-reactions-racistes-idris-elba-ne-veut-plus-camper-james-bond-20190701

118. *Baromètre Diversité et Egalité 2017 : Synthèse de l'étude*, CSA, 23 avril 2018, https://www.csa.be/document/barometre-diversite-et-egalite-2017-synthese-de-letude/

119. *Égalité et diversité dans la presse quotidienne : nouvelle étude de l'AJP*, Association des journalistes professionnels, juin 2019, www.ajp.be/diversite/#rech1

120. Maxime Biermé, *Hakima Darhmouch a rejoint De Brigode comme numéro 1 des téléspectateurs*, Le Soir, 30 décembre 2014, https://www.lesoir.be/art/745237/article/culture/medias-tele/2014-12-30/hakima-darhmouch-rejoint-brigode-comme-numero-1-des-telespectateurs

121. Guillaume Richard, *« Les Barons », le film qui trouble la répartition des clichés*, La Libre, 7 avril 2010, https://www.lalibre.be/culture/cinema/les-barons-le-film-qui-trouble-la-repartition-des-cliches-51b8ba5ee4b0de6db9baf942

122. Fernand Denis et Alain Lorfèvre, *« Les Barons », rois de 2009*, La Libre, 9 janvier 2010, https://www.lalibre.be/culture/cinema/les-barons-rois-de-2009-51b8b52ee4b0de6db9b9a2d3

123. Gérard Genette, cité par Érik Neveu dans *Sociologie du journalisme*, coll. Repères, La Découverte, 2019, p. 66.

124. François Quinton, *« La "loi du nombre de morts-kilomètre" n'est pas automatique »*, 6 avril 2016, INA, https://larevuedesmedias.ina.fr/la-loi-du-nombre-de-morts-kilometre-nest-pas-automatique

125. Johanna Mack, *Comment le journalisme occidental parle de l'Afrique ?*, 20 mars 2019, European journalist Observatory, https://fr.ejo.ch/deontologie-qualite/journalisme-occidental-parle-afrique-couverture-medias-france-grande-bretagne-violence-independance-colonies-post-colonial-generalisations

126. *Les enfants-soldats dans le monde*, 17 septembre 2012, Amnesty, https://jeunes.amnesty.be/jeunes/nos-campagnes-jeunes/enfants-soldats/presentation/article/les-enfants-soldats-dans-le-monde
127. Thomas Hofnung, *Le jour où Sarkozy stupéfia l'Afrique*, 9 octobre 2007, Libération, https://www.liberation.fr/france/2007/10/09/le-jour-ou-sarkozy-stupefia-l-afrique_12060
128. Elsa Dorlin, *Afrique « Macron, les femmes et l'Afrique : un discours de sélection sexuelle et de triage colonial »*, 30 novembre 2017, Le Monde, https://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/11/30/macron-les-femmes-et-l-afrique-un-discours-de-selection-sexuelle-et-de-triage-colonial_5222794_3212.html
129. François Robinet, Mathieu Lopes, *Les conflits en Afrique dans les médias français*, 1er octobre 2013, Survie, https://survie.org/billets-d-afrique/2013/228-octobre-2013/article/les-conflits-en-afrique-dans-les-4580
130. Érik Neveu, op. cit. p. 68
131. Olivier Corten, *La Belgique est-elle sur le point d'entrer en guerre ?*, Le Soir, 21 septembre 2015, https://www.lesoir.be/art/995237/article/debats/cartes-blanches/2015-09-21/belgique-est-elle-sur-point-d-entrer-en-guerre
132. *Après 40 000 bombes, quelle logique d'action pour les F-16 belges en Irak et en Syrie ?*, Le Soir, 13 juin 2016, https://www.lesoir.be/art/1237750/article/debats/cartes-blanches/2016-06-13/apres-40000-bombes-quelle-logique-d-action-pour-f-16-belges-en-irak-et-en-syri
133. *Aucune preuve d'un bombardement par un F-16 belge en Syrie, selon Reynders*, Le Soir, 20 octobre 2016, https://www.lesoir.be/art/1347695/article/actualite/fil-info/fil-info-monde/2016-10-20/aucune-preuve-d-un-bombardement-par-un-f-16-belge-en-syrie-selon-re
134. Wilson Fache, *Les petits secrets de la guerre belge en Irak*, Médor, N° 10, 14 mars 2018
135. Marie Forestier, *Syrie-Irak : ces frappes meurtrières que les États refusent de reconnaître*, Libération, 15 mars 2020, https://www.liberation.fr/planete/2020/03/15/syrie-irak-ces-frappes-meurtrieres-que-les-etats-refusent-de-reconnaitre_1781752
136. *Déploiement de F16 en Irak/Syrie : la société civile demande davantage de transparence et de responsabilité*, GRIP, 8 octobre 2020, https://grip.org/event/deploiement-f16-irak-syrie-societe-civile-transparence-responsabilite/
137. *Nos F-16 florennois resteront un an en Jordanie pour combattre l'état islamique*, La Nouvelle Gazette, 29 septembre 2020, https://lanouvellegazette-sambre-meuse.sudinfo.be/654944/article/2020-09-29/nos-f-16-florennois-resteront-un-en-jordanie-pour-combattre-letat-islamique

138. *Disettes : il faut réveiller les donateurs*, La Libre, 2 septembre 2005, https://www.lalibre.be/international/disettes-il-faut-reveiller-les-donateurs-51b88b52e4b0de6db9ac99ce
139. Jean-Pierre Olivier de Sardan, *La crise alimentaire de 2004-2005 au Niger en contexte*, 2008, Afrique contemporaine, https://www.cairn.info/revue-afrique-contemporaine-2008-1-page-17.htm
140. Olivier Gosselain et Stéphane Bastin, *Famine, routine et journalisme*, Hémisphères, mars 2006, https://web.archive.org/web/20071012144911/http://www.hemispheres.be/spip.php?article16
141. Kalvin Soiresse, *Décoloniser la communication des ONG* , 6 mai 2019, CEC, https://www.cec-ong.org/observatoire-des-stereotypes/communication-stereotypee-des-ong/decoloniser-la-communication-des-ong-kalvin-soiresse.html
142. François Quinton, op. cit.
143. Par exemple le site de La Libre dédié à l'actualité africaine : https://afrique.lalibre.be, *« La Libre Afrique », un site entièrement consacré à l'actualité africaine*, La Libre, 2 mai 2017, https://www.lalibre.be/culture/medias-tele/la-libre-afrique-un-site-entierement-consacre-a-l-actualite-africaine-590762eacd70812a65c23e93
144. Maarten Couttenier, *Quand La Belgique montrait les « sauvages »*, CAL Liège, Salut & Fraternité 94 ; Septembre 2016, https://www.calliege.be/salut-fraternite/94/quand-la-belgique-montrait-les-sauvages/
145. Zineb Dryef, *« Télé Banania », La Ferme des célébrités en Afrique du Sud*, L'Obs, 2 février 2010, https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-medias/20100202.RUE4799/tele-banania-la-ferme-des-celebrites-en-afrique-du-sud.html
146. Yves Collard, *Télé-réalité, l'exotique toc*, 11 décembre 2010, Média Animation, https://media-animation.be/Tele-realite-l-exotique-toc.html
147. *Le baroudeur sur les traces de Tintin*, La Dernière Heure, 22 mai 2007, https://www.dhnet.be/archive/le-baroudeur-sur-les-traces-de-tintin-51b7f2e6e4b0de6db99afa44
148. *« Les carnets du bourlingueur », le magazine de l'évasion de la RTBF, Lambillon lambien dans la brousse*, Le Soir, 2 août 1996, https://www.lesoir.be/art/-les-carnets-du-bourlingueur-le-magazine-de-l-evasion-d_t-19960802-Z0CFDU.html
149. Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Le Seuil, Paris, 2005.
150. Sarah Demartet Mireille-Tsheusi Robert, *Le film « Black » : un cocktail de racisme postcolonial !*, La Libre, 23 novembre 2015, https://www.lalibre.be/debats/opinions/le-film-black-un-cocktail-de-racisme-postcolonial-565343d63570ca6ff91fc480

151. Coproduit par la communauté française, le film *Viva Riva !* du réalisateur congolais Djo Tunda Wa Munga propose une histoire de banditisme dans une Kinshasa moderne et trépidante.
152. Dacyl Janina W., *La gestion de la crise des réfugiés de l'ex-Yougoslavie*. In: Hommes et Migrations, n° 1205, Janvier-février 1997. Migrants, réfugiés, Tsiganes, d'Est en Ouest. pp. 52-61.
153. *Populations et mouvements*, Myria, 1er janvier 2020, https://www.myria.be/fr/chiffres/populations-et-mouvements
154. *Les réfugiés, l'Europe déchirée et les amnésiques*, Ceci n'est pas une crise, 4 mai 2019, www.cecinestpasunecrise.org/comprendre/leurope-les-refugies-et-les-amnesiques
155. Julien Balboni, *Mythes et réalités de l'immigration en Belgique*, L'Écho, 19 décembre 2018, https://www.lecho.be/dossiers/1819/chiffres-immigration-belgique.html
156. Myria Georgiou, Rafal Zaborowski, *Couverture médiatique de la « crise des réfugiés » : perspective européenne*, Conseil de l'Europe, 2017, https://edoc.coe.int/fr/rfugis/7366-couverture-mediatique-de-la-crise-des-refugies-perspective-europeenne.html
157. Jean-François Dumont, *« Invasion de migrants » : les 1 008 plaintes contre SudPresse étaient fondées*, Association des journalistes professionnels, 25 octobre 2016, www.ajp.be/en-octobre-au-cdj-3-plaintes-fondees
158. *Manque d'hygiène : les bus De Lijn ne s'arrêteront plus à la gare de Bruxelles-Nord*, RTBF Info, 4 mai 2019, https://www.rtbf.be/info/regions/detail_les-conducteurs-de-bus-de-lijn-ne-s-arreteront-de-nouveau-plus-a-la-gare-de-bruxelles-nord?id=10212298
159. Myria Georgiou, Rafal Zaborowski, op. cit.
160. *Gare du Nord : la parole aux migrants*, Moustique, 13 mai 2019, https://www.moustique.be/23795/gare-du-nord-la-parole-aux-migrants
161. *Vaccin anti-Covid : qui sont Ugur Sahin et Özlem Türeci, la « dream team » de génies à l'origine de la découverte ?*, RTL Info, 10 novembre 2020, https://www.rtl.be/info/magazine/sante/vaccin-anti-covid-qui-sont-ugur-sahin-et-ozlem-tureci-la-dream-team-de-genies-a-l-origine-de-la-decouverte--1257753.aspx
162. Leen d'Haenens, Willem Joris, François Heinderyckx, *Images of Immigrants and Refugees in Western Europe*, Leuven University Press, 2019, https://library.oapen.org/handle/20.500.12657/25123
163. Daniel Bonvoisin, *Le migrant ce héros*, Média Animation, mars 2014, https://media-animation.be/Le-migrant-ce-heros.html
164. Laura Calabrese, *Carte blanche : Du pouvoir, fantasmé ou pas, des mots*, CBAI, Imag n°347, juin 2019, via https://www.pointculture.be/magazine/articles/focus/carte-blanche-du-pou-

voir-fantasme-ou-pas-des-mots ; Laura Calabrese, Marie Veniard (dir.), Penser les mots, dire la migration, Louvain-la-Neuve, Éditions Academia, coll. « Pixels », 2018

165. Judith Butler, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Zones, 2010, p. 18.

166. André Gunthert, *#AylanKurdi : mécanique du symbole*, L'image sociale, 4 septembre 2015, https://imagesociale.fr/2022

167. Jean-Laurent Van Lint, *La story : l'ange blond*, Moustique, 29 octobre 2013, https://www.moustique.be/4203/la-story-ange-blond-texte-integral

168. Daniel Bonvoisin, *Ange blond : les médias et les stéréotypes sur les Roms*, Média Animation, 17 novembre 2014, https://media-animation.be/Ange-blond-les-medias-et-les-stereotypes-sur-les-Roms.html

169. *Mort de Mawda : notre contre-enquête*, dossier de Paris Match Belgique, https://parismatch.be/dossier/mortdemawdanotrecontre-enquete

170. Stéphanie Ngalula citant un extrait du dossier Le Vif sur le racisme dans l'émission *Matin Première* (RTBF), le 4 septembre 2020, https://www.rtbf.be/auvio/detail_matin-premiere?id=2676120

171. AJP, Étude de la diversité et de l'égalité dans la presse quotidienne belge francophone, Association des Journalistes Professionnels, Bruxelles, juin 2019, p. 28 http://www.ajp.be/telechargements/diversite/diversite2019/etude.pdf

172. Jean-François Vandeuren, *Blackface : Jimmy Fallon brise son propre silence en ouverture du « Tonight Show »*, 2 juin 2020, The Huffington post, https://quebec.huffingtonpost.ca/entry/blackface-jimmy-fallon_qc_5ed650a8c5b673b095cae2fd?guccounter=1&guce_referrer=aHR0cHM6Ly93d3cuZ29vZ2xlLmNvbS8&guce_referrer_sig=AQAAADGYJCWEooo-93LlxI3TgP0g3LR4ZL8W03PlRQJYACwGuP-YrleN8t68cV2MgUpf9YnyIGnszP-T2B_0Nu5e97utRw3apKHq9H5IOF-53wTOgCztznZP1HI-KNRBgXPaNSp172V_pfGmSMj9OAgoan-l3eRZYpbpzdH3znxmgT4fj

173. https://www.arabel.fm/a-propos/

174. Chaîne YouTube de *La Diaspora Chuchote* Magazine d'actualité afrobelge, https://www.youtube.com/channel/UCbsi-c1y5JdDnmC83OFQgnw

175. Stéphanie Mayer, *Oui à plus de diversité dans les médias – Stéphanie Meyer*, 5 février 2020, La diasporah chuchote, https://www.facebook.com/1464259823853531/videos/2525307757786348/

176. Chloé Andries, Céline Gauthier, *Formulaire de candidature à la Bourse Inclusion 2021*. 27/11/2020. https://medor.coop/nos-series/boule-a-facettes/formulaire-de-candidature-a-la-bourse-inclusion-2021/

Une société tolérante ?

Malgré les beaux discours sur l'égalité et la tolérance, notre société reste gangrenée par le racisme.

Malgré la volonté affichée d'encourager la diversité, les rédactions des médias d'information restent majoritairement blanches. Malgré l'ouverture sur le monde que permettent les technologies contemporaines, notre regard sur les sociétés étrangères à la nôtre est partiel et partial. Malgré notre obstination à proclamer qu'« on ne voit pas les couleurs, mais les êtres humains », le cinéma distribue les rôles en fonction de stéréotypes réducteurs.



Quel rôle les médias jouent-ils alors dans la reproduction des inégalités ? Permettent-ils au contraire de les réduire ?

À travers l'analyse critique d'une multitude d'exemples issus des médias populaires, cette étude représente, pour le public, une opportunité d'identifier les routines discriminantes et des leviers d'action pour les endiguer. Pour les industries culturelles et les médias d'information, elle propose de relever un défi : comment composer un récit plus juste sur le monde et ses habitant·es ?

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

rtbf.be

média ANIMATION